Directeur : Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 18 — 6 Mai 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

PEUPLE ET ARMÉE

De plus en plus, règne la confusion. Franco, en Espagne, parle toujours au nom du peuple. Le colonel Nasser se proclame le représentant du peuple égyptien. Péron, de son glorieux exil, se dit appelé par le peuple argentin. Les généraux qui discutent aujourd'hui avec Guido et ont déposé Frondizi, parlent aussi, selon eux, au nom de ce même peuple.

Le général Gursel, en Turquie, s'est proclamé investi par le peuple et, au nom du peuple, a envoyé à la potence Mendérès et ses amis.

En Syrie, les militaires qui se sont soulevés, l'ont fait, selon eux, pour répondre aux vœux du peuple. Il n'y a pas très longtemps, le coup d'Etat de Corée du Sud, qui donna aussi le pouvoir aux militaires, fut le fait de la volonté populaire coréenne.

Fidel Castro se substitue, lui aussi, au peuple cubain, et c'est en son nom qu'il parle. Khrouchtchev et son équipe sont, cela va sans dire, les représentants du peuple russe.

En France, ceux qui nous gouvernent, et le chef de l'Etat en particulier, avec une autorité sans cesse accrue par des référendums successifs, se proclament investis de tous les droits que lui délègue le peuple.

Comme par hasard, il y a de plus en plus de militaires devenus chefs de gouvernement ou d'Etat. L'armée, maintenue pendant longtemps, le plus loin possible de la politique, s'y mêle chaque jour davantage. On note même qu'il y a un grade — et un âge — prédestinés. Ce sont les colonels, toujours les colonels, qui vont à la tête de tous les mouvements militaires destinés à prendre en main l'avenir des pays.

Faut-il en déduire que les hommes qui exercent le métier des armes sont de moins en moins disposés à conquérir des lauriers sur les champs de bataille et de plus en plus décidés à monter dans la hiérarchie sociale au moyen de la politique ?

En tout cas, le symptôme est assez inquiétant. Les deux derniers généraux du quarteron d'avril en France qui étaient encore libres, désormais en prison, ce sont les colonels qui prennent le commandement et qui s'opposent à un général. Si cela continue, qu'est-ce que va donc devenir la discipline de l'armée ?

Il faudra bien, pourtant, que les civils commencent à prendre ces choses-là au sérieux et que finisse, une fois pour toutes, cette rhapsodie savamment orchestrée par les généraux et les colonels au nom du peuple, soi-disant.

Il faudrait relire Victor Hugo et tout ce qu'il dit sur le prince-président et l'armée en général. Il faudrait relire Clemenceau et le remettre à la mode. Il faudrait, surtout, que les citoyens n'abdiquent nulle part, ni à aucun moment et sous aucun prétexte, les droits et les devoirs que comporte, aujourd'hui comme demain, le fait d'être homme et de vouloir être libre.

L'AGITATION INTERNATIONALE CONTRE LA DICTATURE ESPAGNOLE

RESOLUTIONS PROPOSEES PAR L'ASSEMBLEE DE LA RENCONTRE DE ROME

I. - APPEL AUX PEUPLES

La Rencontre Internationale de Rome pour la liberté du peuple espagnol,

Rappelle aux peuples d'Europe et du monde que la dette contractée il y a vingt-cinq ans envers le peuple espagnol, qui s'est sacrifié dans l'intérêt commun et a retardé la marche du fascisme n'est pas encore payée. Le peuple espagnol est encore aujourd'hui privé de toute liberté,

Invite l'opinion publique de tous les pays à prendre conscience de ce fait et à donner au problème de la liberté en Espagne la place de premier plan qu'elle doit avoir dans les préoccupations de tous,

Invite en particulier les partis, les syndicats et toutes les organisations, les intellectuels, les représentants élus à soutenir, chacun dans son domaine, par des initiatives concrètes, le droit du peuple espagnol à la liberté, et à montrer une solidarité efficace avec sa lutte,

Leur demande de rompre, avec l'aide de la presse et des réunions publiques, le mur protecteur de silence créé par de puissants intérêts autour du régime franquiste,

Leur demande de s'opposer à ce que le gouvernement du général Franco reçoive l'aide matérielle et le soutien moral de gouvernements non fascistes,

Leur demande de travailler à accroître l'isolement moral du gouvernement franquiste et de s'opposer à toute nouvelle concession et notamment à son entrée dans des alliances ou de nouveaux regroupements internationaux,

Les invite à soutenir avec tous les moyens matériels et moraux les combattants de l'intérieur et les victimes du combat pour la liberté, sans distinction de tendances ou d'orientation politique,

Exprime sa volonté de poursuivre la lutte, sans aucune discrimination et, dans l'intérêt exclusif du peuple espagnol, jusqu'à ce qu'il ait reconquis la faculté de librement s'exprimer.

II. - SALUT AU PEUPLE ESPAGNOL

Les participants à la Rencontre Internationale de Rome adressent au peuple espagnol leur salut fraternel et fervent en évoquant la bataille livrée, il y a vingt-cinq ans, pour la défense commune contre le fascisme et le nazisme et la lutte poursuivie depuis lors dans la même volonté de survivre à l'oppression de la tyrannie.

Ils souhaitent que le peuple espagnol, par l'action de toutes ses forces politiques et syndicales, de l'élite de ses citoyens et de ses masses populaires, recouvre la liberté de s'exprimer et de décider de son sort afin de pouvoir porter remède aux maux séculaires du pays et de transformer l'Espagne en une nation moderne, juste et heureuse.

Ils affirment leur pleine solidarité avec les meilleurs fils du peuple espagnol dans leur lutte et l'exprimeront :

1. Par une action visant à retirer à Franco les appuis dont il jouit dans les Etats démocratiques afin de l'isoler et de l'affaiblir dans sa confrontation avec le peuple espagnol.

2. Par l'aide aux victimes de la répression et aux prisonniers politiques.

3. Par l'accueil aux réfugiés politiques, par l'aide aux jeunes et notamment par l'octroi de bourses aux étudiants exilés.

4. Par le rassemblement, la centralisation, la diffusion des nouvelles sur la Résistance espagnole et par une campagne permanente contre l'indifférence de certains et l'opposition intéressée d'autres.

5. Par toutes autres formes concrètes que suggéreront l'évolution de la situation intérieure espagnole et notamment l'expérience nouvelle de la résistance intérieure et de l'émigration politique.

III. - PROPOSITIONS D'ACTION ULTERIEURE

L'assemblée de la Rencontre Internationale pour la liberté du peuple espagnol, désireuse de continuer à témoigner concrètement sa solidarité à tous les Espagnols qui luttent pour recouvrer leur liberté, charge le Comité italien, organisateur de la Rencontre, de reprendre contact dans les plus brefs délais avec toutes les personnalités internationales qui ont, à titre personnel, accepté de patronner la Rencontre, en vue de chercher avec elles les moyens d'assurer une plus grande coordination et efficacité de l'action pour la liberté de l'Espagne. Cette action, poursuivie en étroite liaison avec les organisations espagnoles, devant se proposer notamment pour objet :

1. De soutenir toutes les actions qui sont menées dans les différents pays pour contribuer d'une façon ou d'une autre à la liberté du peuple espagnol (aide aux victimes, action sur les gouvernements pour l'isolement de Franco, etc...);

2. De mettre à l'étude et de promouvoir toutes les actions qui pourraient élargir et généraliser celles qui sont déjà en cours;

3. De coordonner autant que possible toutes les initiatives, de façon à limiter le gaspillage de forces sans entraver l'initiative et la bonne volonté;

4. D'informer les groupes d'amis de l'Espagne dans tous les pays, de leur communiquer les nouvelles en provenance de l'intérieur de l'Espagne, et de faciliter les échanges d'information entre eux.

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

ARGENTINE : LE GOUVERNEMENT ANNULE LES ELECTIONS DU 18 MARS QUI ONT VU LA VICTOIRE DES PERONISTES

Une nouvelle forme de démocratie semble être mise en pratique.

◆

DIX-HUIT MILLE MINEURS DES ASTURIES EN GREVE

Madrid. — Environ dix-huit mille travailleurs des mines des Asturies se sont mis en grève, hier, pour protester contre les lenteurs apportées à l'application de nouvelles conventions collectives.

La semaine dernière, déjà, les deux mille ouvriers employés à la mine « La Nicolasa » avaient fait, pendant plusieurs jours, la grève des « bras croisés » à l'intérieur de la mine. La direction avait alors décidé de renvoyer les grévistes. Hier, à la reprise du travail, après les fêtes de Pâques, le mouvement de grève s'était étendu aux entreprises voisines.

Voilà un symptôme grave pour le régime franquiste. Malgré la répression et la prise en main de la classe ouvrière par les syndicats phalangistes, l'agitation sociale s'intensifie chaque jour en Espagne.

◆

LA GREVE DES MINEURS DES ASTURIES S'ETEND

Madrid. — La grève des mineurs des Asturies, qui réclament un nouveau règlement du travail dans les mines de charbon, s'est étendue hier à la totalité des travailleurs des mines des bassins du Nalon, du Caudal et de l'Aller, soit 60.000 mineurs, apprend-on de bonne source à Madrid.

De nouveaux renforts de police sont arrivés hier dans la région. Toutefois, le mouvement n'a été marqué par aucun incident, les grévistes observant strictement les consignes de leurs dirigeants.

Les difficultés qui empêchent le gouvernement espagnol d'approuver le nouveau règlement proposé par les mineurs sont essentiellement d'ordre économique; en effet, 70 % de la production de charbon des Asturies sont déjà vendus au-dessous du prix de revient afin de lui permettre de concurrencer le charbon importé.

Ces augmentations de salaires prévues dans le nouveau règlement augmenteraient ce prix d'environ 60 pesetas par tonne de charbon.

Evénements à suivre. Une quelconque étincelle peut produire un incendie dans un pays surchauffé comme l'Espagne.

◆

GIZENGA A ETE ASSASSINE AU CONGO ANNONCE UN JOURNAL BELGE

Bruxelles. — Selon certaines rumeurs circulant à Bruxelles et rapportées par l'organe socialiste « La Gauche », M. Gizenga, héritier spirituel de Lumumba, aurait été assassiné, il y a quinze jours, par les gardes de l'armée congolaise chargés de le « protéger ».

M. Gizenga résidait, depuis quelque temps, dans une île du bas Congo où il avait été conduit, sur l'ordre du gouvernement central de M. Adoula, dans l'intention annoncée « d'assurer sa sécurité ».

Il convient, cependant, d'accueillir ces rumeurs avec la plus extrême réserve.

La nouvelle a été démentie après. Il paraît même que des journalistes ont pu l'approcher et vérifier qu'il était toujours en vie.

Mais il ne perd rien pour attendre... Son tour viendra. Il n'échappera pas à ceux qui tuèrent déjà Lumumba. Il y a trop d'intérêts en jeu pour que ces intérêts soient arrêtés par le respect d'une vie humaine.

◆

UN EXILE CUBAIN A WASHINGTON ORGANISERAIT UNE NOUVELLE ATTAQUE CONTRE CUBA

Miami. — Un officier, le colonel Ramon Barquin, ancien attaché militaire cubain à Washington, aurait pris en main l'organisation d'un groupe de réfugiés en vue d'une future action directe contre le gouvernement de M. Fidel Castro, affirme-t-on dans les milieux cubains anticastristes de Floride.

Le nouveau groupe comprendrait des Cubains qui n'avaient pas pris part au débarquement manqué de l'an dernier et, bien qu'anticastristes et anticommunistes, seraient restés fidèles aux idéaux de base de la révolution castriste.

De nouvelles affaires excellentes en perspective pour Fidel Castro ! A moi la nouvelle vague, pourrait-il dire ! Combien de millions de dollars demandera-t-il pour les prochains otages ?

TABLE RONDE A SAINT-ETIENNE

Le 6 mai 1962, à 9 heures 30, à la Bourse du Travail de Saint-Etienne :

Table Ronde Syndicaliste

Avec la participation de :

Rodolfo LLOPIS
Federica MONTSENY
Jean CASSOU

Cet acte clôture la campagne de propagande et de solidarité antifasciste, réalisée par les organisations signataires de la Table Ronde Syndicaliste de Saint-Etienne.

COMMENTAIRES

DE REDACCION

UN PROGRAMA Y UNA BANDERA

LAS masas son simplistas. Pero, dentro de su simplicidad, poseen un sentido lógico. Sobre todo lo ha poseido, en grado sumo, en el pasado, el pueblo español. No hay ninguna razón de suponer que no lo posea en el presente y que no siga poseyéndolo en el futuro.

Por intuición, muchas veces, presiente lo que le conviene. Y tiene conciencia de lo que le es nocivo. Hoy, por ejemplo, en España no tendrá éxito ninguna fuerza que hable de dictadura. Como no la tendrá ninguna que componga con el Ejército y con la Iglesia, a los que se considera directos responsables del franquismo y de todos los males que al pueblo español aquejan.

Pero tampoco es posible dirigirse a las masas — de Iberia o de otro país del mundo — sin que estas masas no vean qué es lo que pueden ganar siguiendo a éstos o a aquéllos. Por eso hemos creido siempre necesario, conveniente, que la C.N.T. elaborase un plan de reivindicaciones, una especie de programa de objetivos posibles a alcanzar, que pudiese servir de bandera de lucha a las multitudes a las cuales debemos dirigirnos para obtener la caída del franquismo.

Hoy el pueblo español está desengañado de la política y de los políticos. Los considera responsables de la pérdida de la guerra y de la persistencia de la dictadura. Además, 23 años de ruptura con todas las formas políticas, han hecho perder al pueblo español el hábito del parlamentarismo y el concepto de la representatividad. No es con programas políticos y con complicadas fórmulas jurídicas, como se logrará galvanizarle y atraer su interés.

Es solo con un programa sencillo, práctico, claro y que aborde los problemas que le atosigan, como conseguiremos movilizar a la opinión popular, sobre todo de las clases que más sufren de las consecuencias del régimen: el proletariado, la clase media, comprendidos en ella artesanos e intelectuales.

En el Manifiesto que ha circulado por España con motivo del Primero de Mayo, vemos iniciarse esta idea, formulando reivindicaciones mediatas e inmediatas susceptibles de interesar al pueblo. Ese Manifiesto debería circular profusamente y a él deberían seguir otras expresiones concretas, claras, precisas, de lo que quiere la C.N.T. y para lo cual llama a los trabajadores de no importa qué ideología, hermanos todos de clase, para la acción presente y futura.

No debería haber aspecto de la economía, de la enseñanza, de la vida del trabajo, de la higiene social, de los problemas cotidianos, entre los que debe debatirse el trabajador español, que no fuese abordado por nosotros, poniendo en todas las manos esa dinamita cerebral, susceptible de ir creando un estado de opinión y un clima nacional.

Siempre la C.N.T. ha trabajado sobre realidades vivas. Recordemos las huelgas por el abaratamiento de las subsistencias, por las mejoras de higiene en los lugares de trabajo, contra los abusos de los propietarios y en defensa de los inquilinos Las mil y una acciones que le fueron ganando la estima y la confianza popular.

No basta con clamar que se quiere derribar al franquismo. Es preciso decir al pueblo a lo que se aspira para mejorar su condición, abrir vía al progreso, redimir a España de la ocupación extranjera, irrigar sus tierras, hacerlas fértiles y garantizar a todos los españoles una vida humana, digna y decente.

Creemos que la Organización se aprestará a colocar en el primer plano de sus actividades y de sus preocupaciones, el estudio de los problemas y la elaboración de los textos que puedan continuar la obra felizmente iniciada por el Manifiesto del Primero de Mayo de la C.N.T.

Diversas inquietudes se expresan en ese sentido, todas ellas trasunto de una misma necesidad.

GOTAS DE MIEL Y AJENJO

Compadezco a quienes no valoran la recreación postal. El día que el correo sea un servicio social y no dependa de los políticos, la correspondencia fraternal ayudará al entendimiento de las gentes. Será un servicio colectivo admirable.

⁂

Se deja sentir la primavera, con el huerto-jardín florecido y la mañana radiante. El placer de vivir en contacto con las plantas. El filósofo uruguayo —ya fallecido—, Vaz Ferreira, reclamaba para toda morada un pequeño huerto. La tierra circundante, de pocos metros, amorosamente cultivada, es el pulmón del hogar. La función de sembrar, como recreación, sin ánimo de lucro, es la más venturosa ocupación de nuestras horas libres.

⁂

Ciertamente: algo esencial es conquistar tiempo para uno mismo. Desprenderse de obligaciones. Simplificar de algún modo las necesidades, y que nos sea permitido que las cosas no nos dominen y esclavicen.

⁂

Nos hacen falta horas de independencia, si queremos sentir dentro, el placer de vivir. De ello proviene la necesidad de una organización del trabajo, que solamente reclame pocas horas. Jornada de cuatro o cinco horas de labor, para tener luego tiempo libre para la cultura y la recreación, que son actividades para amar y pensar el modo de convivir armoniosamente.

⁂

Si es factor de inconformismo el vivir en una sociedad, dividiendo nuestro tiempo y entregando los mejores momentos a un patrono, nunca será, éste, compañero ni amigo nuestro. ¿Cómo amar y ser para nosotros de afinidad de ideas y de sentimientos, un integrante de una sociedad que nosotros repudiamos y combatimos en nuestra condición de anarquistas?

⁂

Mi condición inconformista nace de mi pasión innovadora. Nada de lo que ayer fué me ata y limita. Lo que hoy es no me conforma. Estoy en un fluir del hoy hacia el mañana; un proceso de alas para ascender y de moverme, concentrando energías para avanzar.

⁂

Desde luego, yo no me esfuerzo para que los demás sientan y quieran lo mismo. Hablo solamente de lo que pienso y siento. Quisiera un vivir diferente —imposible de ser—, en cada jornada. Pero sólo es un anhelo, sin duda. Lo cierto es que me disgusta lo que es hoy, cargado de desigualdad, de injusticia y de opresión. Y que me esfuerzo cuanto puedo por una sociedad de convivencia armoniosa, de un vivir con libertad y bienestar para todos.

J. TATO LORENZO.

Imágenes del Canadá

Exégesis del libro "Rebelde en el Paraíso"

Biografía de la Legendaria Anarquista Emma Goldman escrita por el Historiador americano Richard Drinnon y publicada por el Servicio de Prensa de la Universidad de Toronto.

Si en el curso de nuestra existencia hemos recibido agradables sorpresas, una de las más gratas nos la ha proporcionado el celebrado crítico en arte y literatura Robert Fulford, con sus dos interesantes trabajos sobre el libro «Rebel in Paradise», biografía de nuestra madre espiritual, como el compañero Vázquez, secretario de la organización cuando la retirada, muy acertadamente la declaraba, al felicitarla en nombre del Movimiento Libertario Español, cuando ella cumplía el setenta y último aniversario de su vida en la ciudad de Toronto.

Excusamos señalar el interés que inmediatamente tomamos para adquirir esta apasionante obra e informarnos del criterio vertido en ella al respecto de nuestra compañera en ideas y mujer de más relieve que ha conocido América. Según la publicación «The Star Weekly» de fecha 31 diciembre 1926 —que salió en defensa de Emma Goldman cuando ésta hacia un viaje de conferencias sobre el Drama a través del Canadá y se le denegó el permiso de hablar en la Universidad de Toronto, por miedo a que arrastrase la población estudiantil al campo Anarquista— decía a sus lectores entre otras cosas: Seguramente tenemos entre nosotros a la mujer más interesante del mundo.

Por los comentarios de Fulford, nos habíamos percatado del tono favorable con que el autor tonifica el relato sobre la agitada vida de esta mujer indomable; cuyo valor combativo y cuyo verbo elocuente y fugoso jamás arriaron bandera. Y lo mismo frente a las fuerzas reaccionarias de la corrompida democracia norteamericana, como bajo las ofertas y amenazas también de la satánica dictadura de los jesuitas moscovitas, Emma Goldman mantuvo incólumne su integridad idealista, rebelándose en todas partes contra la tiranía y reclamando en voz alta y vibrante los derechos humanos a la Libertad.

La lectura del libro ha ratificado con creces nuestro preconcebido concepto; pues el mismo autor, que empieza un tanto excéptico la penosa labor de su primer volumen, a medida que avanza en el descubrimiento de la Rebelde y sus doctrinas, le vemos apasionarse de más en más, hasta llegar a identificarse espiritualmente con las batallas y objetivos de la heroína anarquista.

En el prefacio, Richard Drinnon dirige un emocionado saludo de reconocimiento a Mulford Q. Sibley, por haberlo introducido al Anarquismo y despertado su interés en Emma Goldman y su inseparable compañero de lucha Alejandro Berkman; ya que hablar de ella sería imposible, sin mencionar la estrecha cooperación intelectual y revolucionaria que durante 45 años llevaron a cabo ininterrumpidamente estos dos seres admirables.

Hacer un análisis, enumerando el exuberante contenido histórico de esta obra literaria, sería imposible, de no traducirla literalmente; pues del principio al fin, toda ella rebosa de acción y los hechos heroicos, unos tan importantes como otros, se suceden sin descanso hasta la muerte. Nos limitaremos por tanto a señalar las etapas y pensamientos más significativos y que creemos pueden aportar claridad en estos momentos tempestuosos, en los que las tinieblas parecen invadirlo todo, oscureciendo los un día radiantes horizontes.

Emma Goldman nació el 27 de junio de 1869 en la ciudad de Kovno, capital de Lituania. Las desventuras comerciales del padre y enfermedades de la madre, pusieron el hogar en tan precaria situación, que debieron trasladarse a Konigsberg a vivir con los parientes maternos.

Durante su estancia en Alemania, Emma estudió de todo corazón, dando muestras de poseer capacidad asimilativa extraordinaria; mas su irreverencia hacia la autoridad de los maestros la valió el primer fracaso escolar.

En 1881, la familia Goldman marcha de nuevo a San Petersburgo, donde el padre ha tomado a cargo un negocio de un primo. El ambiente de terror antisemita que se registraba por aquellos tiempos en Rusia, hacia que la sección judía de la ciudad fuera convertida en hormiguero humano de refugiados, que, huyendo de la violencia y de la muerte, amontonábanse, como fieras acosadas, en el último reducto.

La indiferencia por parte de las fracciones marxistas rusas a este escarnio de hermanos en ideal y clase, hizo que los militantes judíos tomasen grande interés en el Anarquismo, luchando corajudamente en sus filas. Por otra parte, los continuos atentados de los anarquistas, nihilistas y populistas contra las fuerzas del Estado, habían llegado a un punto álgido con el asesinato del emperador Alejandro II —el uno de marzo 1881. Puede decirse que Rusia vivía en guerra civil.

En San Petersburgo, Emma vuelve a la escuela; pero la atmósfera de revuelta que se respira por doquier y el contacto con los medios estudiantiles siempre en vanguardia, inflaman su espíritu. A escondidas lee toda clase de literatura revolucionaria y su admiración por los héroes que ofrendan desinteresadamente sus vidas para lograr un mundo mejor, llega a rayar con el misticismo. Es en este período que han de trazarse las líneas de su futuro. La lectura de «¿Qué es lo que hay que hacer?» de Nicolai Tchernyschevsy causa un impacto tan profundo en ella, que el resto de su vida le dedicará a emular a Vera Pavlovna, protagonista de esta novela. Vera, convertida al nihilismo, abandona el mezquino egoismo de ser madre, para vivir en un mundo de armoniosa camaradería de sexos, libertad intelectual y estrecha cooperación en el trabajo.

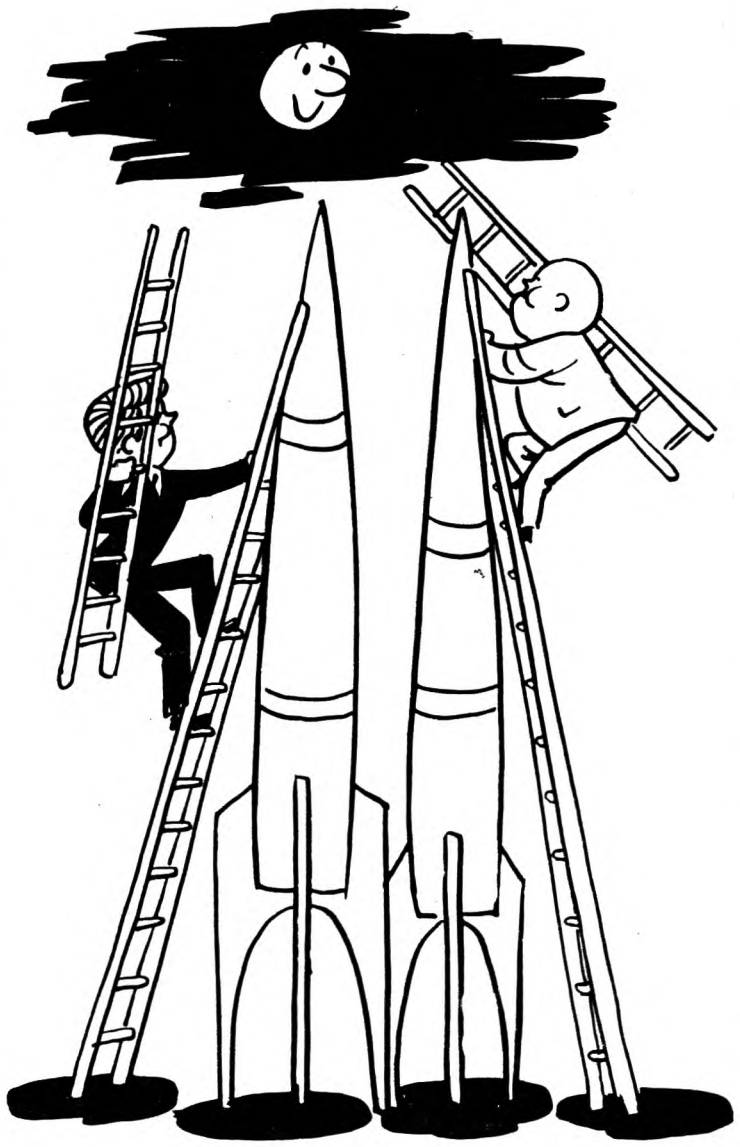
He aquí la condición más importante y admirable de Emma Goldman. Saber vivir en Anarquista una mujer de su época y su estatura cultural, teniendo que enfrentarse con los acérrimos prejuicios de una sociedad arcaica, es mérito que las generaciones de hoy empiezan a reconocer y las que están por nacer venerarán en un día no muy lejano.

Entretiempo Lena, la mayor de las hermanas (una de las hijas que tuvo la madre con el primer marido) emigra a Estados Unidos. Al cumplir Emma los quince años, su padre, siguiendo la tradición judía, arregla el casamiento de la hija; mas ella rehusa objetando que quiere seguir estudiando y que desea viajar; además jamás hubiera contraído matrimonio por nada que no fuese amor, dice en su autobiografía. El anarquismo innato en Emma empieza a exteriorizarse intensamente en todas sus actividades. Pronto la comunidad judía la mirará como a una hereje; pero ella siente un impulso irresistible a vivir su vida libremente. En casa los actos de violencia por parte del padre se multiplican; mas Emma no se doblega ante los golpes del látigo, hasta que finalmente, y bajo amenazas de suicidarse, consigue la autorización paterna para seguir a su segunda hermana —Helena— a los Estados Unidos.

(Continuará)

Acracio ORRANTIA.

LAS VIEJAS CANCIONES SE REPITEN



Para subir al cielo se necesita una escalera grande y otra chiquita...

REPORTAGES

Bajo la Cruz del Sur

CENTRALISMO

En medio de tan graves problemas como sufre el mundo, ocurre un fenómeno que merece unos renglones. ¿Acaso de lo que muchas veces se desecha por insignificante no surgen después considerables males? ¿Es que lo infinitesimal no contiene al volumen gigante? ¡Quién sabe si en esta vida todo se reduce a un olvidar continuo de cosas pequeñas que se convierten en intensos dolores!

Tratemos, pues, sobre el auge constante que en Chile adquiere su ciudad principal en desmedro de otras ciudades y pueblos de provincia — algunos importantes — que permanecen estáticos, cuando no se despoblan y hasta desaparecen, como ocurre especialmente en la zona Norte.

Distanciar por una par de meses la visita a Santiago, para quien reside en provincias, es todo un acontecimiento repleto de novedades: ya sea que se ha levantado una nueva mole de hierro y cemento que, si bien no tiene nada de artística, admira por la rapidez intempestiva de su crecimiento (cuando de la noche a la mañana vemos florecer un jardín en Primavera, nos causa parecida admiración; pero esto es otra cosa). O bien es una calle que se abre al tránsito público o una vieja avenida que se ensancha y se «remoza» donde, como fantástica aparición, se contempla el verde de los prados, los arbustos y hasta los árboles que a primera vista dan la impresión de ser hijos del pedazo de tierra que los vivifica, cuando acaban de ser objeto de una transplantación desde el vivero, a una edad ya bastante adelantada...

Por todas partes locales comerciales que semejan emporios de riqueza, cuando se sabe que a sólo unas cuantas cuadras de distancia, las **cités** y otras habitaciones para desheredados de la fortuna, gritan el hambre y la miseria, la mugre y el abandono de sus moradores. Pero en el corazón de la ciudad la vida bulle, se recrea y surge como por encanto. Alguna de las principales avenidas capitalinas debería ser bautizada con el siguiente símil: **Los millonarios junto a los pobres de solemnidad**, porque ha dejado ya de ser metáfora para convertirse en hecho.

Entre todo ese cúmulo de fuertes impresiones que se reciben de pronto, las pupilas de amplios horizontes, mortifican al viajero la enorme cantidad de máquinas motorizadas — dada día aumentan — que hacen por momentos intransitables las calles para los peatones. A este respecto, pareciera que el hombre no necesita sus piernas para maldita la cosa y que, en todo caso, en el centro de la capital le está prohibido usarlas: **«¡Paso a la bencina!»**, rugen mil o diez mil vehículos de todas marcas, usos, formas y tamaños, los cuales desfilan tan veloces que es como si se tratase de ganar un Marathon. ¿Quién los maneja? ¿A dónde se dirigen? ¿Acaso son robots esas figuras humanas que vislumbramos tras del volante, medio a medio de semejante torbellino? No es posible descifrarlo, aunque estamos dispuestos a creer que efectivamente, el ser que un día se desprendió del pitecántropo, ha sido arrojado del planeta, nadie sabe a qué remoto lugar del espacio; estamos dispuestos a creer, sin forzamiento alguno, que dentro de esos bólidos no respiran seres normales, tal como los habíamos imaginado de acuerdo con las noticias histórico-filosóficas que de la vida y el hombre nos ha legado la civilización.

En fin, ese es uno de los tantos aspectos peculiares de este «pequeño» problema que denominamos: CENTRALISMO.

Y el tema daría para mucho. Pero debemos poner punto final, afirmando que un día la humanidad tendrá que aprender a federarse y a vivir con naturalidad, rompiendo las amarras que la atan a los cuatro muros de una de esas ciudades que, como la que nos ocupa, nos recuerdan a las murallas de los tiempos idos, donde, en épocas de agitación proveniente del asedio enemigo, sus habitantes se veían acosados por los deseos fervientes de respirar un poco de aire puro o de mirar un pequeño rincón del firmamento en libertad.

Agregaremos que la general tendencia al apretujamiento sardinero, puede ser considerado como el peor mal del siglo XX. Y lo que es todavía más malo — como sucede aquí el ejemplo —: la indiferencia que permite que regiones enteras se despoblen, debido al inusitado centralismo, al atolondramiento colectivo y a las grandes y pequeñas ambiciones de cosas de valor muy relativo que impiden la existencia humana, dentro y fuera de la gran ciudad: en ella porque nadie puede entenderse en una casa de locos; en las provincias porque todo lo imprescindible para un modesto desarrollo económico se lo chupa el portentoso Santiago — centro de la autoridad suprema —, imaginando ser dueño y señor de todo el territorio. Duele reconocer que **Santiago es Chile.**

Javier de TORO

Cine español en Londres

"VIRIDIANA"

Existe una aversión justificada contra la cinematografía española por parte del público mundial; gesto íntimo que, en cierto grado, compartimos al contrastar tesis, acciones y dirección, con las internacionalmente conocidas proyecciones.

El cine español me ha parecido muchas veces una obra teatral. Ha carecido de la técnica que hace el movimiento libre y los encuentros, salidas y entradas más naturales que aquellos indicados por un transpunte despistado. Presos de ese sentimiento acudimos a la cita, más por escuchar el castellano pulido que para admirar une buena película. Puede que ejerza cierta influencia de tipo ajeno técnicamente que como las costumbres crecen y se llevan consigo mismo a través de lo que se vé, se escucha y se anda por el mundo.

Pero «Viridiana» nos saca de dudas. En el arte de la pantalla, como en la literatura, que tan de cerca van, se puede revelar el artista y hacer de su creación una obra genial.

Habíamos oído hablar, de Luis Buñuel, el director cinematográfico que vivió exilado y aceptó la invitación del general Franco para hacer sus «rodajes» en su país natal. Su película ha logrado la distinción mundial en el concurso cinematográfico efectuado en Cannes.

«Viridiana» ha sido prohibida en España y tras la influencia franquista se ha logrado suprimirla en Paris. El entendido público de las capitales francesas y españolas no podrá, de momento, apreciar una de las creaciones más extraordinarias del cine moderno. Londres ha tenido la distinción de verla y con ello se ha conquistado una de las campañas más importantes acerca del cine español .La crítica cinematográfica ha reaccionado de manera unánime. Los que están de acuerdo, o, cuando menos, justifican la censura de Franco, se muestran perplejos ante la actitud francesa y consideran blasfemosa la cinta, reconocen que es una película brillante, genial y digna del premio recibido.

Un periódico londinense alegaba que haber rodado «Viridiana» en España es como si Marx hubiese escrito «El Capital», no en el British Museum, sino en la Bolsa de Londres.

El argumento es puramente anticlerical. Una joven novicia, cuyo nombre, inspirado en una santa del siglo XV, es de por sí motivo de reflexión. Cuando se ha digerido toda la sátira y tesis de la producción, aplaudimos el nombre que encarna Silvia Pinal: Viridiana; una composición subrealista del verbo y el sentido español, en lo que es y representa la protagonista ante el mundo.

Si hay crueldad en las escenas que nos ofrece Buñuel, no es invención suya. Es un sentimiento producto de una verdad irrefutable cuyo panorama se distingue a través de toda la historia del clero español. Es una verdad horrible, pero verdad ante todo.

Viridiana es joven, guapa y buena. Es verdaderamente cristiana. Su tío Don Jaime, es un católico opulento que, como detalle curioso y muy explícito, tiene sobre su despacho un crucifijo que es al mismo tiempo mango de un cuchillo. Se enamora de su sobrina porque le recuerda a su esposa que murió la noche de la boda.

Don Jaime (Fernando Rey) forcejea con su conciencia y con Viridiana, para que ésta sea su esposa y abandone el convento. Ella se niega y se ofende, pero recurre a beber un café que le ofrecen en el hogar, sin percatarse de que, con la bebida, hay un sedativo. Cae en la trampa. Don Jaime le dice que ya no puede volver a ser monja una vez ha vuelto en sí. Viridiana sale de la casa de aquel hombre sin piedad, mortificada por la duda de si es verdad o no lo ocurrido. En el camino se detiene; una grave tragedia ha segado la pureza de Viridiana. Su tío se ha ahorcado, y es heredera, con un hijo de Don Jaime, un joven moderno (Francisco Rabal), de la finca y propiedades del suicida.

Viridiana recoge a todos los pordioseros de los alrededores. Hace caridad y se entrega con verdadero sentido cristiano a la piedad y a la solidaridad. Mientras ella ora en el campo, la oración que acompañan a coro los harapientos, es magistralmente interrumpida por el trabajo que en la finca se lleva a efecto por mandato de su primo. Se intercalan los cuadros contrastando los sentimientos, y los golpes para hacer canales y colocar la electricidad en la finca.

Durante la ausencia de los dueños, el grupo amparado por Viridiana invade el aposento para celebrar una cena. La parodia al cuadro pintado por Leonardo de Vinci, sobre la última cena de Jesús es superextraordinaria. Borrachos y voluptuosos, los harapientos se despachan a su gusto. La orgía es acompañada por música eclesiástica y mientras la amante del ciego hambriento se entrega a otro hombre tras un escondido sofá, no falta el Judas que se lo cuenta al oído. Los palos de ciego nunca fueron tan elocuentes como en el cuadro, cuya formación supone ser fotografiada por una de aquellas ingratas mujeres, levantándose la falda.

La cena termina allí. Entre destrozos y suciedad, van desapareciendo todos, cuando se oyen pasos de los dueños que han regresado inesperadamente. El ciego sale arrastrando con sus pies el velo blanco de novia que Viridiana se puso para presentarse ante su difunto tío por capricho de éste. El mismo velo que cubrió la cabeza y frente de la esposa de Don Jaime, que murió siendo virgen.

Uno de los harapientos protegido por Viridiana, sorprendido, hiere, dejando sin conocimiento al primo de la novicia, quien a su vez es asaltada por uno de los «discípulos» con intención de violarla.

El mundo que Viridiana conoce es un mundo cruel. Incluso contempla, con mortificación ejemplar, que aquellos que socorrió, aquellos que junto a ella oraron para que Dios los bendijera, en la euforia de su autoridad, dueños de todo por una noche fueron los peores discípulos de sus sagradas doctrinas.

Viridiana se mira al espejo y, al contemplarse por vez primera, se da cuenta que ha de vivir con un mundo que no es el de sus devociones ni de sus ensueños y termina semicoqueteando, jugando a naipes con su primo y la sirvienta de Don Jaime.

Creo que Luis Buñuel, con «Viridiana», ha situado al cine español en una de las cimas más altas de la técnica, la moral y el arte dramático. Una producción que nadie puede dejar de ver y con seguridad de comentar. Tiene sabor para todos los críticos. Para unos, Buñuel ha cometido un sacrilegio; su blasfemia es imperdonable para el clero y para los creyentes católicos. Para otros, es una revelación magistral de que los intelectuales piensan, sienten y se pronuncian con suficiente hombría ante todos los convencionalismos tradicionales, sean estos morales, políticos o religiosos.

Por fin hemos hallado al mejor director cinematográfico con que cuenta España y tal vez una destacada personalidad en el mundo de la pantalla. Gracias a «Viridiana».

A. ROA

Londres, abril 1962.

SUR LA REPRESSION

(Suite de la page 3.)

vent que dire que lorsqu'ils étaient jeunes, dans une petite ville, le nombre des policiers en uniformes et civils pouvaient être d'une douzaine à une quinzaine, alors qu'actuellement il est passé à plusieurs centaines. Dans une ville importante, d'une centaine ils sont passés à plusieurs milliers.

Malgré cet accroissement, les autorités n'hésitent pas à faire appel à l'armée régulière pour maintenir « l'ordre public », si bien décrit par Tarrago.

En conséquence de cela, les méfaits s'accroissant, les habitants, qui sont des contribuables, gueulent, car leurs impôts ne cessent d'augmenter. D'ailleurs, l'Etat, pour mieux se maintenir, a tendance à se développer; il ne peut être autrement que le nombre des fonctionnaires, ainsi que celui des mercenaires, aille en s'accroissant; tous ces êtres étant improductifs, vivent, en compagnie des privilégiés qu'ils défendent, aux dépens des producteurs.

Pour mieux situer leur rôle, il me plait de rappeler une courte conversation que j'ai eu, il y a bien longtemps, avec certains policiers, sans oublier de faire savoir que je n'ai jamais eu aucune estime pour n'importe lequel de ces messieurs. J'avais une occupation dans un endroit, à proximité où des policiers séjournaient sans savoir quoi faire; ils s'approchaient pour pouvoir me tenir compagnie, ce qui me déplaisait souverainement. Un beau jour, las de leur importunité et désirant les éconduire, dans la conversation qui s'était ébauchée, je leur posais la question : « Mais, messieurs, utilitairement parlant, à quoi êtes-vous utiles ? » Quel étonnement ne fut pas le leur ! — « Mais à empêcher que l'on vous vole et à poursuivre les voleurs. » — « Et alors, pourquoi se commet-il chaque jour des vols que vous et vos confrères n'avez pu empêcher, et même si dans un certain délai, vous retrouvez les voleurs, les biens des volés risquent d'être disparus ? »

Cela a suffi à causer du mécontentement à ces messieurs qui ont cessé de m'importuner. Je pourrais raconter d'autres anecdotes où une certaine malfaisance pourrai être attribuée à ceux qui sont chargés de poursuivre des malfaiteurs, mais ce serait beaucoup trop long.

Alors, puisque ces organisations répressives, parmi lesquelles se trouvent les gardiens de la paix, sont incapables d'établir la paix entre citoyens, il faut trouver un moyen pour que la concorde puisse régner; ce qui paraît très difficile actuellement, pour ne pas dire impossible, vu l'organisation sociale que nous subissons.

L'armée policière existe pour maintenir la différence des castes en faveur des privilégiés, ce qui ne peut concorder à une entente entre oppresseurs et oppressés. Il faut donc qu'une de ces catégories disparaisse, non par la suppression de la vie des oppresseurs, mais par leur empêchement d'accaparer ce que les oppressés produisent afin de répartir équitablement les ressources sociales. A ce moment-là, une des principales causes disparaissant, chacun pouvant avoir ce qu'il a besoin, les vols, dans leur ensemble, ne pourraient que tendre à disparaître et, par conséquent, aussi, l'armée de la répression.

En conséquence, la paix entre les humains de chaque et de tous les pays se réalisera lorsque ces derniers comprendront qu'il faut abattre les obstacles à cette paix, l'abolition des armées destinées à faire des guerres entre pays, l'abolition des armées répressives de chaque pays qui maintiennent l'état social actuel et pour arriver à la suppression des diverses catégories sociales, l'abolition de toutes formes d'Etat destinées à maintenir l'oppression qui existe.

Si, par un sursaut d'énergie, on pouvait aboutir à de tels résultats, il se pourrait que les mœurs qui règlent les rapports humains, et qui sont basés sur une certaine violence, pourraient s'adoucir et contribuer à la paix harmonieuse tant désirée.

Edouard BRUNET.

(1) **Voir « Espoir » N° 11.**

SECCION DE MONTLUÇON

Organiza para el día 6 de mayo a las 15 horas, en la misma Sala de Fiestas del «Edificio Comunal» de Montluçon, donde por la mañana tendrá lugar el mitin conmemorativo al Primero de Mayo, un gran Festival Folklórico-Teatral con el concurso del «Grupo Artístico Cultural» de Clermont-Ferrand, quien pondrá en escena el sainete cómico de los hermanos Quintero:

«La media naranja»

y un escogido conjunto de variedades.

Presentará el Festival A. Villanova.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »
Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : M. CELMA.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

COLLABORATION

SI AL MENOS SUPIERAMOS...

Si al menos pudiéramos saber exactamente en qué punto estamos y lo que queremos, ya nos sería mucho más fácil determinar lo que todavía nos queda por hacer y los medios para emprenderlo.

Abraham LINCOLN.

Aunque pronto vaya a cumplirse el centenario de la muerte de Abraham Lincoln, la frase con la que encabezo este artículo sigue siendo de la mayor actualidad y podría pronunciarla, refiriéndose a nosotros, cualquier militante confederal y libertario. Serviría también para situar muchas de las tragedias que asolan el mundo, es acertadísima aplicándola al conjunto de la emigración española y su lectura podría sernos de la máxima utilidad, si fuésemos capaces de comprender la gran verdad que encierra y nos decidiéramos a determinar, honestamente y sin prejuicios absurdos, lo que somos, en qué punto estamos y lo que queremos.

De nuevo tenemos ante nosotros la obligación de estudiar lo que habrá de ser el próximo Comicio y la de determinar los puntos que figurarán en su Orden del Día, situando así el alcance de nuestras próximas deliberaciones. Nos acercamos a pasos de gigante de una fecha todavía no decidida (pero que casi podríamos tocar con la mano), que verá a nuestros militantes reunidos para estudiar con buena voluntad y discutir con acaloramiento, que les permitirá tomar acuerdos y ratificar anteriores decisiones y que culminará, como viene sucediendo desde hace un montón de años, con declaraciones que dejarán buena constancia de la «magnífica labor desarrollada», del «gran acierto en las deliberaciones» y de las excelentes perspectivas que se ofrecen a la Organización y al pueblo español».

A decir verdad, no estoy seguro de que nuestras «buenas constancias» hayan reflejado hasta ahora la realidad de los hechos, creyendo más bien que los años transcurridos repitiendo los mismos conceptos, deberían convencernos, por sí solos, del abismo que existe entre las esperanzas más o menos fundadas — menos que más — y los hechos que se desprenden de las situaciones que vivimos. Sin desestimar nada de lo que podamos haber hecho durante estos últimos años y sin poner en tela de juicio el buen espíritu que nos ha animado ni entrar en detalles de lo que pudo haber sido, creo ajustarme a la realidad si digo que nuestra Organización en el exilio puede resumir sus veinte años de existencia en dos fechas igualmente excepcionales : la que consignó la división confederal que nos incapacitó a todos por igual y que durante más de quince años neutralizó nuestra acción, y la de la reunificación de la militancia cenetista, que quizás podremos un día considerar como punto de partida de la labor que merecerá el calificativo de «magnífica, excelente y a todas luces constructiva».

Si digo quizá y un día, es porque todavía no estoy convencido de que hayamos cubierto el objetivo. Reposo mis dudas en una prueba que tengo ante mí, que he leído y releído, y que me demuestra sin posible error que no incurro en grosera interpretación de los hechos. Las actas del último Congreso de Limoges (116 páginas), son una prueba fehaciente de que con los años no hemos conseguido encontrar el justo equilibrio entre lo que es de imperiosa necesidad y lo que sólo puede conducirnos a poner de manifiesto nuestras carencias. 116 páginas que son, en cierto modo, una acusación que nosotros mismos nos ofrecemos, pues si su lectura nos permite comprobar que algunos aspectos importantes de nuestras actividades fueron abordados, no es menos cierto que nos demuestra igualmente que estos aspectos fueron tratados de refilón y con muchas prisas, porque el tiempo precioso que convenía destinarles, lo habían absorbido discusiones tan apasionadas como estériles, que además de no ser capitales, no eran de ninguna utilidad en el cumplimiento de la misión que compete a nuestra Organización. La primacía que se dió a lo secundario es evidente y merece, creo yo, la debida reflexión.

Pese a la crudeza de mis propósitos, no está en mi ánimo poner en duda los esfuerzos que desde el último Congreso vienen desarrollando quienes nos representan, para llevar a feliz término la aplicación de los acuerdos adoptados, muy particularmente en lo que a España se refiere. Sé perfectamente que se tropieza con innumerables inconvenientes y que no siempre pueden cubrirse los objetivos con la rapidez y el éxito deseados, aceptando por consiguiente que la labor que ha sido emprendida, merece la consideración y el apoyo de la militancia confederal y libertaria.

Mis dudas se refieren al conjunto, a lo que somos y representamos en tanto que Organización, porque considero que hasta la fecha no hemos sido capaces de afrontar los problemas partiendo de principios que respondan a la realidad de los hechos y que nos permiten trazar, sin posible equívoco, la línea de conducta que se impone seguir para dar a nuestras actividades su verdadero carácter constructivo .

Ante el nuevo Congreso que se avecina, que será, de hecho, el primero que acogerá al conjunto de nuestra militancia **sólidameste reunificada** (no olvidemos que muchos compañeros podían o podíamos precisar de un período de readaptación), es indispensable que nos dispongamos a eliminar de nuestras deliberaciones todo lo que es secundario, para ocuparnos, sola y exclusivamente, de aquellas cuestiones que mantengan directa relación con España, ya que mientras la C.N.T. no pueda recobrar su libertad de movimientos en el Interior, nuestras posibilidades venideras serán extremadamente reducidas. Hemos de forzar la marcha de los acontecimientos y prever lo que estos pueden reservarnos, y tenemos la obligación de tomar acuerdos concretos sobre una diversidad de cuestiones básicas, para que la C.N.T. pueda adoptar, en cada caso, una posición que por su firme y claro contenido, le abra verdaderas perspectivas de trabajo positivo.

Es indispensable, por ejemplo, que determinemos, con la mayor exactitud, cuáles son nuestras posibilidades de lucha y los objetivos que pensamos poder alcanzar en lo inmediato, definiendo igualmente nuestra calidad para con el interior y lo que éste representa para nosotros, sentando así las bases de una acción conjunta que pueda desarrollarse en plena compenetración y sin fisuras de ninguna clase. Debemos fijar exactamente nuestra actitud en orden a Alianzas, definiendo concretamente si son o no de utilidad, con quiénes podemos suscribirlas y cuáles han de ser sus objetivos mínimos.

(suite en page 6)

LA REPRESION EN ESPAÑA

POBLACION PENAL

En los momentos en que los países democráticos se hallan atormentados por múltiples problemas, el régimen franquista hace propaganda turística con el «slogan» de la Paz en España.

No intentaremos hacer discriminaciones sobre la causa de esa paz, ya que es la clásica Paz de Cementerio, lograda con el sacrificio de innumerables mártires, no. Esa contingencia estaría justificada, en caso de no tener que ilustrar a cerebros vacíos de contenido democrático o social, y, los lectores de este periódico tiempo ha están convencidos de la injusticia imperante en toda la Península Ibérica.

Visto de manera simple, como corresponde a turistas carentes de visión política e idealista, la aparente tranquilidad española, tiene todos los visos de la realidad. Pero si alguno de ellos hace un somero análisis de la cuestión que nos ocupa, la hallará fácilmente en los hechos escuetos que a continuación exponemos y en la Estadística detallada de la Población Penal que tiene la España actual.

PENADOS Y PROCESADOS POLITICOS, AL FINALIZAR EL MES DE ENERO DE 1962.

Penados por delitos «Contra la Seguridad del Estado»:	
Hombres	**654**
Mujeres	**7**
Total	**661**
Procesados por el mismo delito,	
Hombres	**45**
Mujeres	**2**
Detenidos sin procesar	**2**
Total	**49**
Penados por delitos de «Bandidaje y Terrorismo»:	
Hombres	**281**
Mujeres	**1**
Total	**282**

Clasificados hombres y mujeres como presos políticos, en los diferentes grupos señalados. **Total** **1.002**

DETENIDOS Y PROCESADOS POR EL JUZGADO CONTRA EL DELITO POR SEGURIDAD DEL ESTADO:

MADRID :

Ismael Rodríguez Ajax; Fidel Gorrón Canoyra; Eduardo Madrona Castaños; Diego Cívico Rodrigo.

BARCELONA :

Antonio Turón Turón.

MALAGA :

José Ramiro Porras.

ZARAGOZA :

Luis Bellota Gil.

OVIEDO :

Antonio Muñiz Alonso (1); Aurelio Iglesias Alvarez; Antonio Bermejo Perea.

VALENCIA :

Francisco Orozco Gallardo.

JAEN :

Francisco Carrasco Martínez.

PROCESADOS DIVERSOS, PENDIENTES DE SER JUZGADOS POR «SEGURIDAD DEL ESTADO» :

Grupo estudiantil, acusados de hacer propaganda socialista y colaboración en la redacción de documentos de protesta contra el régimen arbitrario en la enseñanza.

MADRID :

Miguel Angel Martínez Martínez;

(suite en page 6.)

(1) Nicolás Muñiz Alonso ha sido excluído del proceso, siendo puesto en libertad por falta de pruebas judiciales. Mas la Dirección General de Seguridad le ha retenido sin alegar causa alguna. A resto se les acusa de ser militantes de la Confederación Nacional del Trabajo.

FOLLETON DE « ESPOIR » Número 2.

HEROINAS

Por Federica MONTSENY

Pereda se había separado de sus compañeros, sentándose junto a María Luisa. Recordó que, hacía tres años, había estado un poco enamorado de ella y la miró con ojos interesados. El campo le sentaba bien a María Luisa, y estaba más bella que antes, con las mejillas sonrosadas y los hermosos ojos más brillantes y más vivos.

—¡Qué guapa está usted! —dijo él, sonriendo—. Se ve que le prueba esta vida.

Ella fijó en Pereda sus pupilas límpidas.

—Siempre será usted el mismo, Alejandro. ¿Aun no tiene novia?

—He tenido dos o tres, pero ahora estoy vacante... y sin compromiso. ¿Y usted?

—Yo no cuento, Pereda. Ya sabe usted que soy muy rara y que a mí no puede tratárseme como a las demás mujeres.

—¿Qué hace usted aquí, sola, sin marido, sin familia... y sin un amigo siquiera? ¿Qué escuela regenta usted?

—Una racionalista, organizada por el Sindicato de Mineros.

—¡Ah, caramba! Yo creía que estaba usted en la nacional. Entonces aun es más curioso. ¿Cómo ha venido a parar aquí? ¿Quién la trajo?

—Yo sola ; un anuncio en un periódico obrero me llamó la atención, ofrecí mis servicios, fuí aceptada, y hace ya un año que estoy aquí. Creo que están contentos de la labor realizada con esta legión de salvajillos, hoy niños sociables y bien educados.

—¿No sabe usted a qué vengo yo aquí?

—Si no me lo dice, lo ignoraré siempre.

—Pues a organizar un grupo socialista, por encargo de las Juventudes de Oviedo, que necesitan controlar toda esta zona.

—Me alegro, hombre, de que al fin haga algo de provecho... Aunque no estoy muy segura de que realmente sea útil lo que está usted haciendo.

—¿No sabe usted nada?... Bueno. Déme su dirección e iré luego a su casa y charlaremos... Digo, si usted me lo permite.

—¿Por qué no? Aun recuerdo nuestros años de estudiantes.

—Ahora voy a reunirme con mis amigos ; hace ya rato que les he dejado y acabarán por enfadarse.

—¿Pertenecen esos también al grupo en ciernes?

—¡Oh, no! Sé el terreno que piso. Uno hay simpatizante ; el ingeniero es amigo mío de la infancia, y por eso he ido a verles. Además, me interesaba entrar en las minas y hacerme amigo del personal.

—¡Qué se trae usted entre manos, mala cabeza! Casi, casi no puedo concebirle, convertido en conspirador.

—No sabe usted nada. He cambiado mucho. Ahora soy casi un hombre público. Me verá usted diputado por esta provincia. Y usted, ¿no aspira a algo parecido?

—¡Oh, no! Esas glorias no me conmueven. Me contento con la obra anónima de formar conciencias, de modelar almas de niños.

Pereda se había levantado, y María Luisa le tendió la mano.

—Hasta muy pronto —dijo Alejandro, estrechándosela.

Los acompañantes le esperaban en un extremo de la plazoleta en que estaba situada la fuente, charlando en grupo.

Por la actitud que observaban, no dirigiendo la vista hacia donde estaban María Luisa y Pereda, pensó la joven que hablaban de ella. Y no se equivocaba.

Cuando se les reunió Alejandro, el ingeniero preguntó con malicia :

—¡Ah, tunante! ¿De modo que conoces a esta chica?

—Sí. ¿Qué tiene de particular que la conozca? Hemos estudiado juntos en Oviedo y hacía dos años que no la veía. Me ha dicho que está de maestra en una escuela...

—Sí, la del Sindicato ; la de los anarquistas.

—No me explico cómo ha venido a parar aquí. Es de una familia adinerada ; le costeaba los estudios una tía rica y soltera.

—¿Qué clase de muchacha era? Aquí no se la conocen amoríos y lleva una vida muy seria. Al contrario de lo que pensaban muchos. ¡Figúrate! Una muchacha que viene sola a regentar una escuela laica ; que vive sola, etc., etc. ¿Quién no piensa mal?

—Ya. Y tú el primero. Pues chico, era de lo más serio que había en la Universidad, y continúa siéndolo. Muy estudiosa, muy inteligente, muy noble con los compañeros ; todos la queríamos.

—¡Con qué entusiasmo la defiendes!

—No he de defenderla. ¿Acaso la habéis atacado?

—No nos has dejado tiempo, hombre. ¿Te gustaba, eh, te gustaba?

—¡Y me sigue gustando, vaya! Pero ella no es como las otras.

Las voces de los hombres se perdieron entre la lejanía del bosque y del follaje. María Luisa, que había vuelto a bajar la vista sobre su libro, la levantó, mirándoles alejarse.

La presencia de Pereda levantaba ante su memoria una multitud de recuerdos. Volvían a repasar ante ella aquellos días de la Universidad de Oviedo, cuando, llena de ilusiones, con toda la salud y el orgullo noble y ambicioso de su alma, estudiaba el bachillerato. Decidióse por la carrera de maestra al cabo de larga vacilación. Tía Hortensia quería que estudiase la de Derecho ; le parecía más nuevo y más lucido eso de tener una sobrina abogado. Soñaba con uno de esos grandes procesos folletinescos, que consagran a un hombre o a una mujer a expensas de la cabeza de otro. María Luisa, por el contrario, aun sin ninguna inquietud ideal, por rectitud de carácter y bondad de alma, sentía invencible repugnancia por la abogacía, carrera de oportunistas y para la que se requerían condiciones que ella no reunía.

Pereda, estudiaba, en cambio, para abogado, con entusiasmo. Era ambicioso ; deseaba ser alguien ; en su fuero interno soñaba seguramente con llegar a regir los destinos de España. Para aquel mozo bilioso y alegre, emprendedor y audaz, la muchacha, tan equilibrada, tan sencilla y tan seria, era un violento contraste. Soñó con poseerla, y la persiguió con sus asiduidades sin peligro, mezcla de camaradería y de flirt que le hacían tan agradable a las demás mujeres. Pronto se dió cuenta de que María Luisa

INTERNATIONALE

PALABRAS DE MANUEL G. PRADA

DIARIOS

Los diarios son clericales o fingen serlo para amoldarse a la mentalidad de sus dos públicos : el femenino y el neutro.

EL PODER

A todo poder le conviene fomentar el Catolicismo, esa doctrina de resignación y envilecimiento.

CIENCIA Y RELIGION

La ciencia y la religión ejecutan un perdurable movimiento de báscula : si una sube, la otra desciende. Nadie negará que la Ciencia no para en su movimiento de ascensión. El Catolicismo desciende.

Aunque los defensores de la Religión Católica poseyeran el cerebro de un Spencer y la musculatura de un Hércules, aunque fueran más numerosos que los ejércitos de Sesostris y de Jerjes, no impedirían la muerte de lo condenado a morir. Los ríos no regresan a su fuente ni las religiones caducas vuelven a su juventud. En el Catolicismo se ve apariencias de vida, impotentes esfuerzos de existir, desesperados manoteos de moribundo. Sin embargo, tenemos que asestarle golpes continuos para acelerar su muerte. Aunque le veamos reducido a cadáver, sigamos golpeándole : hay muertos que debemos matar una y cien veces.

LA SOBERANIA DEL PUEBLO

La soberanía del pueblo es una sanguinaria irrisión : como las abejas labran panales para que otros saboreen la miel, así los humildes siembran para que los soberbios cosechen, así los pequeños combaten y mueren para que los grandes obtengan poder y glorificación.

LOS PAPAS

Desde que emperadores y reyes regalaron territorios como se regala muebles y dispusieron de hombres como se dispone de rebaños, los Papas ejercitaron el más absoluto de los poderes, tanto que el gobierno papal era en el orden político lo que en el físico son las lagunas pontinas. Ese poder sueñan con reivindicarle para retenerle hasta el fin de los siglos.

Dándose por emisarios del cielo y sólo responsables ante Dios, los Pontífices, no conocen patria ni aceptan deberes cívicos ; al verse acosados por sus vecinos o sus súbditos, no vacilan un solo instante en apelar al extranjero. ¿A quién llamó Pío IX el día que los Romanos le hicieron disparar hasta Gaeta? A españoles, austríacos y franceses.

Los papas consideraron siempre la Tierra como un feudo legado por Dios, no miraron en todos los hombres más que un hacinamiento de seres inconscientes o menores de edad, obligados, por la razón o la fuerza, a vivir y morir bajo la tutela de la Curia Romana. El ideal del Catolicismo se resume así : el trono en Roma, el Sumo Pontífice en el trono, el Universo a los pies del Sumo Pontífice.

ARTE.

Se ha dicho que una obra de arte no lleva necesariamente el sello moral del autor. En el dombo de San Pedro, en la estatua de Moisés y en los frescos de la Capilla Sixtina, vemos la poliforme grandeza creadora de Miguel Angel ; pero en el Cristo del Escorial, en el martirio de San Bartolomé y en la partitura de El Barbero no descubrimos la fiereza de un Benvenuto Cellini, la tortuosidad de un Españoleto ni la avara parsimonia de un Rossini.

CIENCIA.

Se ha dicho también que la excelencia de una verdad científica y la bondad de un método filosófico no desmerecen por lo indigno y bajo de sus enunciadores ; y efectivamente : aunque Darwin y Comte, en vez de figurar como tipos de elevación moral, fueran citados como ejemplo de criminalidad y vileza, el Darwinismo no sería una hipótesis menos probable ni el Positivismo encerraría menor número de verdades.

POLITICOS.

El corazón insidioso y sanguinario de un Thiers se delata en la represión de la Comuna, así como el alma undivaga y fofa de un Castelar se deja ver en su efímera presidencia de la República Española.

LOS MALOS.

Los bienes mismos, al venir de los malos, nos inspiran desconfianza y miedo. Si no, ¿por qué todos los hombres públicos blasonan de honrados? ¿Por qué ni los sorprendidos con la mano en el tesoro y la prevaricación en los labios se resignan a confesar el robo y la perfidia?

EL PERIODICO.

Nadie medirá todo el alcance de un pensamiento divulgado en las columnas de un periódico : es la piedra lanzada en medio del Océano, y no sabemos a qué profundidades puede bajar.

AUTOCRATAS.

El primer deseo de los autócratas, llámense Napoleón o Francia, es imponer el gran silencio cesariano.

GRAN PRENSA.

Se granjean mayor público los histriones que hablan más de honradez y menos la observan, que se empinan muy alto y piensan muy bajo, que gritan mucho y razonan poco. El mundo se alucina con las palabras, y desgraciadamente, con las palabras más vacías : la Humanidad, lo mismo que el niño, sigue al tambor mayor. De ahí la enorme circulación de los grandes cotidianos. Algunos de ellos merecen llamarse tenduchos de compra y venta, covachas de embustes por mayor y menor. En las grandes potencias, así como en los pequeños estados, los presupuestos consignan sumas destinadas a los periodistas oficiales y oficiosos, lo que se llama el fondo de los reptiles.

EL ANONIMO.

El daño inferido a nuestra honra se nos antoja mayor cuando los tiros vienen de manos ocultas o invisibles. El anónimo hace que las vociferaciones de un zaragate o caballero de industria nos parezcan fallos de la opinión pública. Tomemos por Caballero de la Blanca Luna al Bachiller Sansón Carrasco ; por voz de un paladín, el ruido de un ratón en una armadura.

Continuará.

Selección de materias, compuesta por Cosme PAULES.

ANTE UNA MISION INELUDIBLE

Todo y considerándonos incursos en la responsabilidad colectiva, opinamos que los exilados políticos de cara a España, no hemos cumplido con nuestro deber. La lucha contra el franquismo ha carecido de agudeza, de cohesión y permanencia. Y cuando ejemplos y predisposiciones surgieron, abriendo brecha, en vez de ser alentados y apoyados, partes muy interesadas en el aspecto político del problema se limitaron a criticar y obstruir.

El repliegue de la primera línea de responsabilidad, en el combate, se ha justificado con alegatos saturados de bizantinismo; a nuestro parecer, éstos cubrieron casi la totalidad del tiempo, y gastaron proporción considerable de energías. Hemos dado la impresión, mirado desde un plano unilateral, de que esperábamos la solución, sin afrontarla por nuestra cuenta y riesgo.

Los mediadores en este litigio, no pueden dar mayor prueba de torpeza y arbitrariedad. Se ha cultivado la creencia, consiguiendo algo en esta finalidad, consistente en que una solución eficaz para España solo podía venir por vías de providencia diplomática. Hasta tal punto es así, que hoy, cuando en algunos lugares se habla del « problema español », se asevera que éste se resolverá de conformidad con criterios que no son los de los españoles en pugna.

¿Conciliación sin intervención de las víctimas? ¿Reducción de diferencias políticas? ¿Renuncia de postulados sociales? Afirmamos que ninguna de ambas vías conduce a una solución sólida.

Habida cuenta de razonamientos personales, emitidos desde las cumbres de las corrientes antagónicas, el problema español debería resolverse como si nada hubiese pasado. Poco les importaría que ese paso no fuese más que una solución de continuidad. No quieren comprender, que para resolver el problema de España, hay que contar con el pueblo español. Lo demás, aquello que se haga sin la aquiescencia popular, quedará como construido sobre arena movediza, expuesto a las sacudidas nocivas a la liberación española. tuosas à los arreglos de los poderosos.

El pueblo, no obstante su silencio y su vista gorda, tiene presente, que todas las mediaciones habidas desde los inicios de la guerra civil, fueron y siguen siendo nocivas a la liberación española. Impotente para la protesta airada, callará; pero cuando se vea con fuerza, no quepa duda que hará sentir sus sentimientos y su inteligencia.

No hay homogeneidad en los enemigos del régimen. Las aspiraciones de los prohombres dejaron de converger. Brilla por su ausencia el elemental respeto a la profesión de fe política. El fascismo español, si en algo ha atenuado el rigor con que trataba a los enemigos en sus primeros tiempos, es por un concurso de factores ajenos a la proyección política de sus opositores. Jamás renunció a su misión específica; tampoco al empeño de sobrevivir a cuantas dificultades se le antepongan. Los determinantes esenciales, que redujeron algo la intensidad gubernamental, han sido el tiempo y la complejidad internacional.

El ritmo progresivo del mundo, con importantes bases vibratorias europeas, en su desenvolvimiento cultural, comercial e industrial, sitúa a España fuera del concierto normal. Es una nota discordante; quedó en un nivel de inferioridad cada vez más sensible. Digan lo que quieran las vestales del régimen, la política del caudillo entró en vías de desintegración con aspecto de ruina irreparable.

Los promotores del pronunciamiento de julio de 1936 nunca tuvieron recursos propios para sostenerse en el Poder. Tampoco los tuvieron para conquistarlo. En la instauración y sostenimiento de esa dictadura, el papel esencial lo han jugado intereses ajenos y opuestos a los de la verdadera España. Por la colaboración de fuerzas extrañas al país, triunfaron las armas fascistas; por el apoyo económico de potencias felonas se ha prolongado la existencia del régimen. ¿Fenece ese ciclo anómalo? Los benefactores del fascismo ya han comprendido que tratar con la España de Franco es un negocio ruinoso.

Existe gran voluntad de persistir como régimen, pero el tiempo va restando muchos elementos de los que hasta ahora lo hicieron posible. Concurren enorme cantidad de factores naturales y científicos opuestos a la dictadura española. Todo y considerando lógica la defensa que todo organismo establece

(Suite en page 6.)

«no era como las otras». Así lo decía él, pensando ya seriamente en que María Luisa le hubiera convenido para esposa.

¡Pero cuán lejos estaba la muchacha de aquel destino! Pronto escapó a la visión modesta de Alejandro, desapareciendo de su vista. Y he aquí que pasados los años, se la encontraba en aquel rincón de Cantabria, ejerciendo obscuramente de maestra, sin ambición ninguna, serena y abnegada como apareciera siempre ante sus ojos.

María Luisa sonrió involuntariamente, recordando aquel capricho de Pereda. Vivía sin contacto amoroso de hombre ; esto es, sin que la rodeara varón alguno al que hubiese deseado atraer y agradar. Su vida era ascética y casta hasta lo increíble o lo que no podían creer aquellos señoritos de pueblo que la habían asediado. Pereda caía en medio de ella, trayéndole recuerdos gratos y como esfumados ; el vaho de la vida y del amor, sin pena apartado de su camino.

III

EL EMISARIO

Entrada ya la noche, llamaron a la puerta de la casita que, al lado de la escuela, ocupaba la maestra.

María Luisa calculó en seguida que debía ser Pereda. Estaba sola ; una mujer vecina le limpiaba cada día la casa y cuidaba de dejarle medio arregladas la cena y la comida ; después se marchaba. María Luisa encontrábase sola en su casita desde las seis de la noche hasta las ocho de la mañana siguiente.

Fué a abrir sin temor, encontrándose de manos a boca con el mozo.

—¿He venido demasiado tarde? —exclamó el joven.

—Me es igual una hora que otra. Desde las cinco, que cierro la escuela, hasta las diez, que me acuesto, cualquier hora es buena.

—¿Vives aquí completamente sola?

—Completamente. Sólo me acompaña unas cuantas horas una asistenta que me ayuda a poner orden en mi casa, mientras yo estoy en el colegio bregando con los chiquillos.

—¿Y no te aburre esta vida?

María Luisa sonrió, levantando los hombros.

—No... No tengo tiempo. Entre repasar los cuadernos de los chiquillos y leer un poco, se me va la noche. A veces ni de cenar me acuerdo.

Pereda paseó su mirada por la salita recibidor, sencillamente amueblada.

—No estás mal alojada.

—Estoy mejor aún. Entra.

Levantó un portier y le hizo penetrar en una habitación que le servía de comedor y de despacho. Había allí unas butacas cómodas, una buena mesa, un sofá, una chimenea que se encendía en invierno y hasta —lujo inusitado— un piano.

Alejandro dejóse caer sobre uno de los butacones. Espontáneo, en la intimidad de aquel « tête à tête », había vuelto a sus labios el tuteo de sus años de condiscípulos. Admiraba en silencio a aquella mujer animosa, de gustos tan sencillos, que se resignaba a aquella existencia en el campo y que vivía sola, sin perder el humor ni la feminidad, tan rara y tan atractiva.

Fué franco.

—Mira, María Luisa, voy a serte muy expedito. He venido aquí con una misión especial. De su éxito, depende mi porvenir y el que, en unas próximas elecciones, me veas salir victorioso en la política, escalar altos sitios, ser diputado..., quizá ministro. Y parece que el destino se haya complacido en asociar tu persona a este porvenir mío, que ahora se decide. Hace mucho tiempo que me he dicho que ninguna mujer sería una esposa más ideal que tú, tan inteligente, tan buena, tan seria, tan discreta, tan distinguida. Te encuentro aquí como desplazada de tu medio, realizando una hermosa labor de sacrificio, anónima... y poco divertida. Voy a hacerte una proposición : si ganamos, ¿querrás ser mi esposa? Digo si ganamos, porque si perdemos, me va en ello la cabeza.

María Luisa le miraba con ojos pensativos. Más que la declaración, a la que no daba importancia, intrigábale aquel tono y aquella manera de plantear el asunto.

—Hablemos en serio, Alejandro. ¿Qué barrabasada vais a hacer?

—¿Quién?

—Vosotros, los socialistas.

—¿Quién te ha dicho que sean los socialistas?

—Me lo has dicho tú esta tarde, hablándome de ese Grupo juvenil que venías a organizar. Te veo hecho un líder, un personaje político, un hombre de partido. ¿Has triunfado, pues?

—No hemos triunfado aún, pero triunfaremos.

—¿Y qué perseguís?

—Colectivamente, el Poder.

—Y personalmente también, ¿verdad?

—¿Por qué no decirlo? Sí. Me creo más capacitado que otros para asumir la responsabilidad de una dirección, después del hecho revolucionario que se está gestando. Soy ambicioso, pero sin ruindad, capaz del sacrificio y de la gallardía. Vamos a jugarnos la vida, como hombres y como partido, a cara o cruz, y yo no seré de los que retrocedan ni hagan traición a sí mismos. Si triunfo, si triunfamos, te asocio a mi vida ; si perdemos... no me importará ya nada.

Dejóse llevar de la fiebre interior que le exaltaba, y cogió las muñecas de María Luisa.

—Escucha : es preciso que hablemos. Me han dicho que tú tienes mucha influencia en el Sindicato, que los mineros te quieren y te respetan, que estás algo metida en esos nuevos medios. A mí me interesa que alguien me presente a la Junta ; alguien que responda de mí y que pueda garantizar que soy el emisario de un pacto serio. Nos interesa estar en relación directa con los trabajadores y con las directivas de los Sindicatos de los pueblos. No basta que se hable de pactos establecidos entre los Comités superiores. Es necesario ese contacto de codos con la masa, que sólo se establece tendiendo una red de relaciones en los propios centros de explotación. ¿Tienes tú probabilidades de presentarme a alguien que me vaya introduciendo entre el elemento significado de estas minas, perteneciente a la C.N.T.?

—¿Qué es lo que me propones, Alejandro?

—Algo con lo que nada habéis de perder, ni tú ni tus nuevos amigos. Vamos a realizar un golpe de audacia, tan pronto las circunstancias nos parezcan propicias. Una revolución social ha de hacerla un pueblo. Nosotros iremos, con ella, a la proclamación del socialismo de Estado y a la ocupación del Poder. Vosotros... haréis lo que podáis. Si podéis ir más lejos, enhorabuena. Las guerras, lo mismo políticas que sociales, las ganan los más audaces y los que cuentan con el mayor número. Nada arriesgáis con probar. O seguiréis como hasta ahora, o ganaréis un cien por ciento. Esto quiero decir a los trabajadores todos, y particularmente a los que pueden influir en su ánimo en esta zona minera. ¿Hay algún obstáculo que se oponga a ayudarme, María Luisa?

(Continuará.)

DE TOUT ET POUR TOUS

CAMINO DE HIERRO

Marchaba el tren mixto con desesperante calma, como si no pudiera con la numerosa composición de coches y vagones que trabajosamente arrastraba. Su parada en algunas estaciones era mortal, ora por la maniobra, ora por dar paso a trenes de mejor clase.

La guardia civil conducía un preso esposado por los pies con destino al penal de Burgos. Habíanse puesto en viaje por la mañana, y ya principiaba a hacerse de noche.

El trasiego de viajeros durante el día sufrió diversos cambios, dentro de ser gente rural toda ella, portadora de muchos enredijos. También el preso traía algunos, más la manta rodeada a las piernas que impedía ver las esposas.

Representaba unos treinta años, era de regular estatura, enjuto, descolorido (propio de la cárcel) y tan bien portado a simple vista que, causaba extrañeza. Venía en silencio, vaga la mirada en el exterior, inabordable, hermético, como el Cristo entre dos ladrones. Rechazó un trozo de torta con chicharrones que le ofreció una aldeana.

Luces de aceite en los dos compartimentos embutidas en el techo del vagón, medio a oscuras el que estaba desocupado.

Con la guardia civil y el preso viajaba una señora enlutada rezando a destajo, sin chistar ni probar bocado a través del camino.

Hay que decir de la pareja que se portaba bien con el rematado, al que traían, con las pichuelas aflojudas: éste era mejor portador de provisiones de boca que los guardianes y con ellos las compartía al mediodía, y ahora por la noche. Quizá contribuyó esto a ganar la voluntad de los civiles, aparte otras razones nacidas del largo acompañamiento, visto que la rigidez también llega a cansarse de ser rígida.

Así que cenaron, el preso obsequió con sendos habanos a los guardianes y a las pocas horas el narcótico que contenían surtió efecto.

Rápidamente hízose con la llave de las esposas. Al punto arrojó las armas a la vía. En seguida destruyó la documentación. De sus efectos tomó los indispensables y dejó los que no le comprometían. Por último, abrió la portezuela del coche y con breves frases invitó a la viajera silenciosa a saltar a la vía.

—Para evitar que se vaya usted de la lengua, escoja entre tirarse del tren o que la tire yo.

—¿No puede usted narcotizarme también?

—No, no puedo. Y mucho menos perder el tiempo en palabras.

—Es usted un malhechor. Y rodeándose al cuello el rosario con que se ayudó a rezar, la señora salió del tren despedida...

Noche oscura de invierno. Llueve. El mixto entra con gran estrépito en una estación importante; sin embargo, la iluminación escasea; a tal hora en la estación, además del frío, hace... sueño.

El «gangster» que la guardia civil conducía al penal de Burgos apodado «El Americano» no ha sido habido todavía.

PUYOL

Tribuna juvenil

INVITACION

Me decido hoy a abrir la marcha —por este año—, tomando la iniciativa de comenzar en nuestra prensa la aparición de artículos cuyo contenido sea relacionado con la Concentración Juvenil Internacional que durante el pasado tiempo hemos venido celebrando con una matemática periodicidad anual.

Esa misma periodicidad nos lleva hoy —¡cómo no!— a desear su organización y anhelar su celebración, que también éste año ha de tener lugar. Hecho, por cierto, que debería ser preferente en nuestras habituales gestiones, por representar, la realización de la misma, un resultado edificante y altamente formativo del excelente saldo arrojado por los buenos esfuerzos y mejor voluntad de cuantos en ella participamos, ya sea en calidad de organizadores, ya en la de simples asistentes, así como por constituir el ambiente sano, fraternalmente juvenil y abiertamente dispuesto, ejemplo fehaciente y demostración clara de la magnífica entente, de la sincera camaradería y afección que pueden y deben presidir las relaciones entre nosotros, en espera de que similares sentimientos presidan igualmente las relaciones entre todo el género humano, elevado objetivo éste hacia el cual, nuestra C.J.L. es ya un tímido y experimental avance que nadie, y nosotros menos que nadie, debemos desdeñar.

Es, por lo tanto, necesario trabajar por y para la concentración; su éxito, su brillo y alcance, se hallan ineludible y directamente condicionados al mayor o menor grado de tiempo, entusiasmo e interés que sepamos todos dedicarle; la amplitud y resonancia se la hemos de dar nosotros, los jóvenes, todos los jóvenes; es una realización nuestra que nos prestigia y acredita en la proporción misma en que ella se perciba, y nos resta amplitud y eficacia en la que se ignore.

La Concentración, por si sola, se justifica. El medio de relación que su desarrollo ofrece; la posibilidad de confrontamiento de ideas y personas que permite; la seguridad de acercamiento que una comunidad cotidiana garantiza; el brote y estrechamiento de recién surgidas amistades y remozamiento de las ya anteriormente existentes; la calurosa acogida que, sin distinción de nacionalidad, lengua o idea, se dispensa a cualquier joven; el abundantemente abonado terreno para la exposición y desarrollo de manifestaciones afines y el atentamente respetuoso auditorio para las discrepantes, si las hubiere, son otros tantos atributos de reconocido atractivo que ayudan a convertir a Nuestra Concentración en algo mucho más cálido y profundo que una excursión campestre, haciendo de ella un acto fraternal y sentido, que es, en sí mismo, lección y réplica a la deprimente atmósfera que por doquier impide respirar al resto de los humanos y que, sin la «cura de oxígeno» que la Concentración representa, podría tal vez llegar a hacer sentir su asfixia, incluso sobre nosotros.

He ahí el ambicioso proyecto que a ella nos condujo. Eso es lo que en principio nos llevó a concebirla; es eso lo que inicialmente ha empezado a ser y es eso también lo que éste año debe ser nuestra Concentración en toda su plenitud. Lo que debe y puede ser, si desde hoy hacemos de ella una causa nuestra y, con legítimo interés, propagamos su celebración y significado, comprometiéndonos a asistir, primero nosotros mismos, e intentando comprometer después a cuantos compañeros, simpatizantes y jóvenes en general logremos tener acceso, y que, por desconocimiento, pereza o cualquier otra razón, no hayan acudido a las llamadas que, con idénticos fines, han sido dirigidas otros años.

No dudemos de que, esta próxima concentración a celebrar, a las alegrías netamente espirituales mencionadas más arriba, unidas a las no menos considerables que el contacto con la naturaleza nos brinda en nuestros emplazamientos, añadirá la de una asistencia numerosa y variada, que contribuirá no poco a agrandar el tono e importancia que, nacional, e internacionalmente, merece se le conceda.

La Invitación es, pues, al trabajo por la misma, para que, a su celebración, nuestro descanso en ella sea más legítimo... más nuestro.

UN JOVEN.

UNA MISION INELUDIBLE

(Suite de la page 5.)

para no perecer, la suerte de Franco, como jefe de una dictadura oprobiosa, no tardará en sumarse a la de Hitler, Mussolini, Finilla, Pérez Jimenez y Trujillo.

Después del triunfo de las armas fascistas en España, la posibilidad de desplazar su régimen fué propicia inmediatamente a la terminación de la Segunda Guerra Mundial. No se produjo esa caida porque, los que hoy son internacionalmente bloques antagónicos, tenían en reserva utilizar a Iberia como campo de operaciones para sus fines de dominio geográfico y económico. A partir de ese momento, nosotros, los exilados políticos en general, fuimos perdiendo influencia en la solución de nuestro íntimo problema.

Pecamos de sentimentales y románticos. A la guerra internacional, originada por una tradicional pugna de intereses de casta, que la demagogia hizo creer era de finalidad liberadora, dimos un porcentaje de vidas que luego comprobamos fueron infecundas para nuestros anhelos y para nuestra misión. Esa fase armamentista, de riesgo constante, de peligros extremados, de sacrificios personales muy propios para otra causa, ingenuamente la hemos sellado con sangre generosa por segunda vez. ¿El corolario?

Se esfumó la promesa y la perspectiva de que a nuestro ímpetu iba a sumarse material liberador. La causa de los exilados españoles llegó a tener cierto reconocimiento afectuoso por la conducta personal de quienes la representábamos. Al rendirse Alemania y sus afines, era tan intensa la esperanza de una solución, tan elevado el entusiasmo para acabar con el reducto del fascismo en Europa, que no se consideraba tarea conclusa sin desplazar a Franco y a Salazar.

¿Llegó el momento de prometernos hacer cotizar todas estas experiencias? Vale la pena que reflexionemos un poco. Quedó abierto un nuevo ciclo de posibilidades para restaurar las libertades populares, en cuyas tareas deben concursar todos los elementos de signo antifascista.

Severino CAMPOS.

SI AL MENOS SUPIERAMOS

(Suite de la page 4.)

Hemos de estudiar con la máxima atención la necesidad de emprender una vasta acción propagandística de cara al interior, no tan sólo para que las masas que nos desconocen puedan tener una noción exacta de lo que es la C.N.T. y de su existencia, sino también para ayudarlas a su despertar, ofreciéndoles la oportunidad de considerar la situación de España y sus problemas desde una óptica que no sea la oficial, insidiosamente parcial y siempre contraria a los intereses de la colectividad hispana.

Hay otros problemas con los que la Organiazción exilada debe enfrentarse con decisión y el firme propósito de hacer obra práctica. El de las relaciones exteriores con organismos y personas que nos sean afines; las actividades a desarrollar cerca de las decenas de millares de compatriotas que emigran hacia diversos países, acuciados por el hambre; la necesidad de abordar el estudio de las actitudes que la C.N.T. adoptará en España cuando pueda desenvolverse libremente (de reivindicación económico-social, culturales, de propaganda, de solidaridad, etc), sin olvidar, naturalmente, todos los otros aspectos que reviste la acción contra el régimen imperante en nuestro país.

Los resultados del Congreso que posiblemente va a celebrarse en los meses venideros, debería permitirnos dar una respuesta concreta a cuanto se desprende de la acertada frase de Abraham Lincoln. Saber en qué punto estamos y lo que queremos, es indispensable para determinar lo que nos queda por hacer y los medios para emprenderlo y precisamente esto, y no otra cosa, es lo que debería dirimir la militancia confederal y libertaria. Estrechamente hermanados con los compañeros del Interior, en conocimiento de lo que piensan sobre cada uno de los problemas que se le plantean a la Organización y con el firme propósito de ampliar y desarrollar de conjunto una labor positiva, las próximas deliberaciones confederales deben limitarse única y exclusivamente a problemas que guarden relación con España.

Si incurriéramos, una vez más, en los errores del pasado y nos detuviéramos en cuestiones de detalle que roban el tiempo y nada solucionan, nuestra responsabilidad no tendría límites. Con una actitud que responda a los verdaderos intereses de la Organización y del pueblo español, podremos salvarla y cubrir las etapas venideras con las debidas garantías.

A. TARRAGO

París, mayo de 1962.

LA REPRESION en España

(Suite de la page 4.)

Luis Gómez Llorente; Miguel Boyer Salvador.

El fiscal pide para los acusados la pena de 3 y 4 años de reclusión penal.

Grupo de obreros metalúrgicos, trabajando en las fábricas de Madrid, acusados de dirigir una huelga en defensa de un aumento de salario.

MADRID :

Pedro Pérez Hernández; Angel Alcocer Martínez; Ignacio Sánchez Carmona .

El informe policíaco sobre los detenidos, indica que son socialistas, en relación con la Confederación Nacional del Trabajo.

COMENTARIO

No hemos señalado nada nuevo, en lo que al régimen español se refiere. Sólo señalamos, que el Gobierno franquista puede seguir haciendo alardes de tranquilidad, mientras tenga amordazados o yugulados a los opositores, tal y como hace con ese grupo de estudiantes.

Puede hacer competencia en los géneros de exportación, encarcelando a los trabajadores, como a ese grupo de metalúrgicos, que por pedir aumento de salario, serán condenados, y nada digamos, de ese conjunto de sindicalistas, que anhelosos de constituir una Asociación obrera, similar a la de los países libres, son procesados y condenados por atentar contra la seguridad del Estado, que implora formar parte del concierto internacional formado por hombres libres.

Pero de todo lo expuesto, lo más cruel, es lo que sucede con Nicolás Muñiz Alonso, que, puesto en libertad por el juez, es arbitrariamente retenido por el Director General de Seguridad, sin que el acusado sepa las razones de ello. A no ser, que el «ilustre» funcionario, tenga algo personal que vengar en la persona de un hombre indefenso...

JUAN ESPAÑOL

España, abril 1962.

CARTAS A LA REDACCION

Federica Montseny
Toulouse

Apreciada compañera y amiga :

Comentando datos curiosos en torno a la vida y muerte del llamado por Benavides, «El último pirata del Mediterráneo», leo en «Espoir» las apostillas siguientes :

«No sabemos que admirar más, si la flexibilidad de los servicios policíacos del franquismo, que allanaron todas las dificultades de nuestro compatriota refugiado para llegar hasta el lecho de March, o si el espíritu abnegado del señor Trueta, que no vaciló en volar, para prestar el auxilio de su ciencia, a la cabecera de quien fué el peor enemigo de la República y responsable máximo de todas nuestras desgracias.»

¿Acaso ignoras que el Dr. Trueta tiene siempre a punto su pasaporte franquista, que le sirve para trasladarse a España cuando y como le conviene, por cuyo motivo perdió hace tiempo los derechos de refugiado?

Ya en tu «Crónica» dedicada a March, lei otro error al afirmar que era hijo de «pescador», cuando su padre era un acomodado negociante de cerdos, muy conocido entre los «aposentadores» del matadero de Barcelona por sus frecuentes viajes a la ciudad condal, hospedándose en el Hotel Marina y siendo «El Diluvio», sito en la Plaza Palacio, su «Café» favorito.

Anteriormente ha habido quien le asignara, como a Maura, procedencia «xueta», no siendo tampoco cierto por lo que a los dos se refiere. Con los «xuetas» se arma todo bicho viviente un lío enorme.

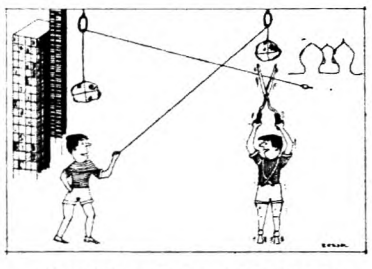
Conozco al dedillo, como buen mallorquín, la vida y milagros del pirata ese. Compararlo con un «gangster», no te quepa duda que es mucho honor para él. Dejémoslo —y ya está bien— en «vulgar asesino».

No te escribo con ánimos de polémica ni tan siquiera para darme tono y si para que sepas, por si otra vez se tercian dichas cuestiones, a que atenerte al respecto, sin necesidad de «seguir» a la prensa extranjera, generalmente «pez» en todo cuanto a nuestro país incumbe.

Te saluda cordialmente tu buen compañero y amigo

J. GUIRAUD.

Con gusto publicamos estas rectificaciones interesantes. Queda, pues, bien claro, que el Dr. Trueta ha perdido la honrosa categoría de refugiado, lo que por él lamentamos, y que «el último pirata del Mediterráneo» no era hijo de un pescador, sino de un negociante en cerdos... Lo que no deja de tener cierto valor simbólico. — *N. de la R.*



GUERRA CASI CALIENTE

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la Asamblea que tendrá lugar el domingo día 13 de Mayo, a las 9 de la mañana, en el café de la Comedia, Place du Théatre.

F. L. DE OULLINS

Para el domingo, día 13 de mayo, esta Federación Local tendrá una asamblea en el lugar y hora de costumbre, o sea a las nueve y media de la mañana ,y en el local de la rue Montesquieu.

Se trata de dilucidar cuestiones de importancia en el desenvolvimiento de esta F. Local, por cuyo motivo, y a fin de que luego no pueda aludirse a desconocimiento de ello, hace falta que los compañeros no dejen de asistir a dicha asamblea.

F. L. DE LA ROCHELLE

La F. L. de La Rochelle comunica a todos los compañeros que, la Asamblea general que tenía que celebrarse el 6 de mayo **queda aplazada hasta el 13 del mismo mes** a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

Por los asuntos a tratar, esperamos que todos los compañeros acudirán a esta Asamblea el 13 de mayo.

●

EN DROME-ARDECHE LA ALIANZA SINDICAL

Reunidas, en Valence, las representaciones de la U.G.T. y de la C.N.T., se acordó constituir la Alianza Sindical obrera con carácter interdepartamental.

El Comité de enlace residirá en Valence. La presidencia del mismo recayó en la C.N.T., y la Secretaría en la U.G.T.

Lo que hacemos público para conocimiento de todos los trabajadores de las dos centrales obreras en España y en el Exilio,

El presidente: Manuel Buenacasa.

El secretario: Ernesto Bernà.

◆

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

AVISO

Rogamos a los compañeros Francisco Elbaile, Lázaro Cabrero y Juan Andrés Gracia, actualicen sus señas, ya que nos han devuelto un documento que les habíamos enviado con la indicación de que no residen en las direcciones Deuil (S.-et-O.), St-Clément (M.-et-L.), y Tours (H.-L.), respectivamente, los servicios de correos de las mencionadas localidades.

La C .R.

★

DONATIVOS PRO-PRENSA

	N. F.
Pamiers (Ariège-, enviado por C. R. de la parte de M.	2.00
Flavigny (Cher), enviado por J. I. de los lectores de Nerondes	50.00
Labruguière (Tn), por J.A.	10.00
Blou (M.-et-L.), por C. P.	18.00
Nueva York, por Cultura Proletaria	76.00
Montauban (T.-et-G.), por V. J.	10.00
St-Juéry (Tarn), por V. T.	5.00
Nueva York, por A. F. mediante F. M.	25.00
Castelssarrasin (T.-et-G.), por B.	5.00
Aussillon (Tarn), por S. M.	2.00
Albertville (Sav.), por J. J.	12.00
Toulouse, por B. M.	3.00

F. L. DE ALBI

El Secretariado de la F. L. de Albi comunica a los afiliados a la misma que la asamblea que debía celebrarse el día 6 de mayo queda aplazada hasta el domingo siguiente, día 13.

La reunión se celebrará en el local de Fuerza Obrera.

●

GRUPO ARTISTICO « AIRES DE ESPAÑA »

El Grupo Artístico «Aires de España», después de su brillante éxito obtenido en la Sala Municipal de Givors-Chasse (Rh.), donde el público, que no fué muy numeroso, supo dar pruebas de ser entendido en el arte folklórico, dió calor y entusiasmo con sus aplausos a estos valores jóvenes que ofrecen su arte al servicio de S.I.A:

Queremos también recordar que este G. A. está a disposición de todas las F. Locales que lo deseen.

M. Machado F., 3, rue St-Jacques, Grenoble (Isère).

☆

FESTIVAL EN POITIERS

El domingo, día 6 de mayo, por la tarde, gran festival en Poitiers con un interesante programa teatral y folklórico, en el que el Grupo artístico de Poitiers «Arte y Amor» pondrá en escena dos sainetes cómicos, titulados:

«Secreticos de confesión» y «Ganas de reñir»

Por la mañana, como se anuncia en otra parte de este mismo número, gran mitin en el que tomarán parte los compañeros Alejandro Lamela y Raymond Fauchois.

¡Acudid todos!

★

PARADERO

Se desea saber el paradero de Conrado Martín Serrano, de Placencia-Ciudad (Cáceres), pasado a Francia por Gibraltar, vía marítima, en el año 1939. De oficio barbero. Desea noticias de él o de quien le conozca, su tía Elena Martín, llegada hace poco de España. Escribir a Elena Martín, rue Henri-IV, 39, Nimes (Gard).

Renunciar a su sexo es menos vil que renunciar a la palabra; en un eunuco hay más cantidad de hombre que en un esclavo.

BUZON

A. G., Dijon. — Conformes.

V. V., Clermont-Ferrand. — Conformes .

N. I., Marsella. — A la novela no debes nada.

S. M., Michéry (S.-et-M.). — Seguiremos enviándote «Espoir».

G. M., Cannes-Ecluse (S.-et-M.). — Recibido giro con el que pagas el año 1961.

C .R., Péage-de-Vizille (Isère). — Conformes.

J. M., Mataly (Lot-et-G.). — Recibido giro, de acuerdo.

V. F., Lunel (Hérault). — Recibido los 4,40 y pagas del número 9 al 12.

J. G., St-Cyprien(P.-O.). — Recibido; has pagado año 61.

Lectores que han paagdo todo el año 1962 :

F. G., Bourg-de-Péage (Drome); M. D., Sacy (Yonne); D. Q., St-Die(Vosges). recibidos 20; E. P., Beaucaire (Gard).

L. C., Argenteuil, además del año 62, verás 6 NF en lista proprensa.

F. F., Ste-Maxime-s-Mer (Var). — Tienes pagado hasta el 31-3-63. Así se hace.

M. G., Fourques (P.-O.). — Lo que dices no tiene importancia para justificar nueva inserción. Lo importante es que apareciera.

R. A., Mazamet (Tarn). — Conformes.

J .T., Saulce-s-Rh. — Recibido giro de 20 NF.

A. T., Gray (Saone). — Recibidos los 32 NF.

G. R., Champigny (Seine). — Recibidos los 30 NF.

R. R., Pierrefitte (H.-P.). — Recibidos los 18 NF.

A. G., Aubervilliers (Seine). — Recibidos los 26 NF.

F. C., Bognolet (Isère). — Recibidos los 20 NF.

F. R., Imphy (Nièvre). — Recibidos 20 NF.

G. R., Thuir (P.-O.). — Recibidos 42 NF.

MITINES

EN GRENOBLE

El dia 20 de mayo, a las 9 de la mañana, sala de la Bourse du Travail (rue Berthe-de-Boiseux), mitin confederal organizado por la C. de RR., en el que harán uso de la palabra :

Marcelino BOTICARIO, por las JJ. LL.

J. DOMENECH, por la C.N.T.E.

J. LAVOREL, por la C.N.T.F.

Por la tarde, en la sala St-Bruno, avenue Vizille, agradable festival de Variedades a cargo del prestigioso grupo artistico «Aires des España».

◆

EN POITIERS

El domingo 6 de mayo, organizada por la F. L. de la C.N.T. Jornada confederal en conmemoración del Primero de Mayo. Por la mañana se dará un mitin con la participación de :

Alejandro LAMELA

Raymond FAUCHOIS

Por la tarde, festival.

◆

EN MONTLUÇON

EN MONTLUÇON (Allier), organizado por la Comisión de Relaciones del Macizo Central el día 6 DE MAYO de 1962, a las nueve y media de la mañana y en la sala de Fiestas del Edificio Comunal de esta localidad, tendrá lugar un gran mitin en el que intervendrán :

ANTONIO ROS, por la 4/5 Región de la F.I.J.L.

ARISTIDES LAPEYRE por el Movimiento Libertario francés

RAMON ALVAREZ por la C.N.T. de España en el Exilio

Presidirá el acto LOUIS MALFANT, de la F.A.F.

◆

EN BEZIERS

Muy pronto conferencia de

Vicente LLANSOLA

sobre el tema :

¿A dónde va el Sindicalismo?

Ampliaremos .

NECROLOGICAS

JOAQUIN SOLA

Después de un año de enfermedad, dejó de existir, el día 8 del próximo pasado mes, el que en vida fué compañero afiliado a la Federación Local de Céret, Joaquín Solá. Nació el 5 de junio de 1902, natural de Santa Coloma de Farnés (Gerona).

Este compañero, amante de la solidaridad, la practicó hasta el último momento de su vida. Entró en Francia en el mes de febrero del 1939. Todo su deseo era poder volver a España, con la cabeza muy alta, pero, no ha sido así; un ataque cardiaco lo apartó para siempre de nosotros.

Al entierro acudieron buen número de compañeros de todas tendencias, pues, familia muy estimada por la vecindad de la villa de Céret, no faltaron, como tampoco españoles exilados y no exilados. Entre los franceses, se pudo distinguir al alcalde de la villa y algunos concejales, de los cuales uno de ellos pronunció un gran discurso, refiriéndose a la lucha de los antifascistas en España y el comportamiento de éstos en Francia.

A su esposa, hijos y demás familiares, vaya nuestro sincero pésame, y a tí, compañero Joaquín Solá, te decimos, aunque no nos oigas ya, que guardaremos tu recuerdo. Que la tierra te sea leve.

●

LUIS TORIBIO LALANA

El día 12 de marzo dimos tierra civilmente al cuerpo de este malogrado compañero, cuya rectitud en vida le diera un goce de estima y simpatia, que testimonió la asistencia en su última hora. Numerosos fueron los españoles, sin que las diferencias de criterio y la distancia de su morada los detuviera, como gran concurrencia por parte de la población francesa.

Alberobajo (Huesca) ya no verá ese hijo suyo. Los años (86) han podido más que sus esperanzas : pisar la tierra que le vió nacer y verla libre y mancomunada, cual fué su entrega a la lucha, al ideal al que consagró su existencia. No de otra manera podía ser para el hombre integro, sino morir en el exilio, antes de vivir amordazado.

Este sentimiento era el que nos embargaba a todos en el momento supremo del último saludo. Y con la misma sinceridad a que los compañeros de la F.L. de Perigueux sentimos la pérdida del compañero, sentimos el dolor que atenaza a la vieja esposa, ya dolorida, y a los compañeros Mata, sus sobrinos que tan desinteresadamente lo han asistido hasta el último aliento.

¡Qué desde la tierra en que se encarna el recuerdo, sea un continuo aliento de liberación del pueblo que lo vió nacer, de todos los pueblos.

La F.L. de Perigueux.

GONZALEZ PALANQUINOS

El dia 16 de abril, rendimos el último tributo al compañero González Palanquinos, secretario de la Federación Local de Tarbes. Le sorprendió la muerte a los 62 años de edad, trance prematuro y doloroso para sus familiares y para cuantos compartimos con él ideales y tareas de organización.

Con Palanquinos no perdemos a un compañero de tantos. La C.N.T. se verá privada en el futuro de un militante extraordinario, irreemplazable. Las breves palabras que un compañero pronunció en el cementerio, resumen la vida inquieta y laboriosa del amigo desaparecido. «Sabed que rendimos homenaje a un hombre bueno y sumamente humanitario ; honesto militante de la C.N.T. española e infatigable luchador de las ideas libertarias.»

El entierro constituyó una impresionante manifestación. Acudieron grupos de compañeros de toda la región pirenaica. Muchos afiliados de la U.G.T. e infinidad de personas francesas, patentizaron también sus simpatias en sublime gesto de solidaridad.

Reciban su compañera e hijos el pésame más sincero y la promesa de permanecer fieles al recuerdo de su vida.

La F.L. de Tarbes.

"ESPOIR" SE VA MEJORANDO Y ENRIQUICIENDO

Desde el presente número, «ESPOIR» inicia una rúbrica con ilustraciones que están a cargo de una pluma prestigiosa y compañera

«ANSELMO LORENZO, SU VIDA Y SU OBRA»

Otras biografías o narraciones seguirán, pero había que empezar por la de «El abuelo», una de las figuras del anarcosindicalismo español que hay que universalizar, dar a conocer, divulgarlo por todo el mundo; colocarlo en el lugar que le corresponde como revolucionario y como hombre de organización por y para los trabajadores.

«ESPOIR» lo presenta en idioma francés; después aparecerá pergueñado en folleto escrito en castellano. Otros idiomas, quizá, le seguirán.

Ello supone un peso económico más para la administración del semanario, pero es de esperar que, apreciada por todos los lectores, esta iniciativa permitirá que cada uno se haga fiel divulgador de «ESPOIR», tanto entre franceses como entre españoles. Del esfuerzo de divulgación de cada uno, depende que la tirada aumente y con ella en la misma proporción aumenten sus posibilidades económicas.

Que cada lector eventual se haga suscritor y que cada suscritor encuentre un lector eventual más. He ahí una actividad concreta que puede cumplirse por todo el mundo, desde el más sobresaliente militante hasta el más modoso de los afiliados.

No se merece menos la prensa revolucionaria.

Y si se obtiene éxito, que lo tendrá, otras mejoras se harán.

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondendencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. - Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

LE MÉTIER D'ÉCRIVAIN

Les moyens dont dispose l'écrivain d'aujourd'hui, grâce aux techniques modernes, peuvent faire de celui-ci le guide, le conseiller, l'ami le plus éclairé quil soit; ils peuvent aussi, malheureusement, en faire le plus redoutable des ennemis du genre humain qui ait jamais existé; c'est le cas le plus fréquent. Notre souffrante humanité qui se déchire en deux blocs également cruels et absurdes, qui connait la peur, la faim et la guerre, a un besoin urgent et absolu d'une prise de conscience de l'écrivain dans son rôle déterminant pour l'émancipation de l'Homme.

Le métier d'écrivain est peut-être, en tant que profession, le plus difficile et le plus délicat de tous en raison des graves problèmes d'ordre moral qu'il pose. L'individu qui l'exerce ou en tire ses revenus se trouve, en général, dans un cruel et inexorable dilemme.

— Ou bien il choisit de « faire de la littérature » qui rapporte et pour cela cherche à plaire, flatte les puissants, ment, entretient les plus viles passions du peuple, sa crédulité, ses superstitions, son état de léthargie et il s'assure ainsi le succès du jour, les gros tirages et des scandaleux dividendes;

— Ou bien il dit la vérité, dénonce l'injustice, loue la fraternité, chante la liberté, lutte contre le mensonge, combat les fausses croyances et se met au service de l'émancipation de la masse mais voit alors se dresser contre lui la conspiration du silence et doit vivre dans la gêne, ignoré du « grand public » auquel trop de sordides intérêts lui interdisent de s'adresser.

C'est que pour être écrivain, au sens le plus noble du terme, il faut avoir une **trempe** et un courage exceptionnels. Aussi, ce métier devrait être complètement désintéressé, réservé exclusivement à une élite qui « a quelque chose à dire », c'est-à-dire, interdit à toute cette meute de ratés, de parvenus, de **plumitifs** et de parasites tout juste bons à fréquenter les salons de « la bonne société ».

L'écrivain doit avoir le sens de la responsabilité développé à l'extrême, car, qu'il le veuille ou non, et quel que soit le domaine qu'il choisit, il exercera une influence certaine, plus ou moins grande, bonne ou néfaste qui, malgré lui, pourra être lourde de conséquences.

Déjà, chez les anciens, l'influence de l'écrivain était considérable, mais elle se limitait aux lettrés, aux privilégiés, aux grands esprits, le peuple restant dans les ténèbres des superstitions et croyances, jalousement entretenues par la caste des prêtres et des pythonisses de tout acabit.

Après la grande nuit du Moyen-Age et depuis Gutenberg, la diffusion de la presse s'est sans cesse accrue et, de nos jours, la radio, le cinéma, la télévision donnent à l'écrivain un moyen de communication extraordinaire par l'intermédiaire duquel des milliers et des millions de gens peuvent être influencés simultanément.

Ce métier peut être ou devrait être le plus beau et le plus généreux de tous, car celui qui écrit, exalté par le noble élan de son inspiration, désire communiquer à ses frères la flamme et l'enthousiasme de l'Idéal qu'il porte en lui, sans lequel son action n'aurait pas de sens. Il fait don de lui-même, il livre au public ce qu'il a de plus intime, ce qui est en lui, ce qu'il a de plus cher, le fruit de ses longues et profondes méditations, si souvent remaniées et tant de fois remises sur le métier. C'est qu'il est persuadé de défendre la « bonne cause » et souhaite ou espère éclairer ses lecteurs sur leurs problèmes qu'il fait siens dans sa fraternelle grandeur d'âme. L'écrivain est le véritable apôtre, celui qui, en toute circonstance, envers et contre tous, prêchera toujours la « bonne parole ». Son mérite n'en est que plus grand ne faisant point appel aux divinités ou mythes et ne prenant comme appui que la force de sa pensée, la sincérité, l'amour et le courage. Le martyrologe de ces illustres promoteurs de la pensée et du progrès humains n'est que trop long pour être cité et trop éloquent pour pouvoir être oublié.

Mais ce métier si beau, si pur, voire sublime, devient le plus méprisable qui puisse exister lorsque directement ou implicitement, il sert à exhausser le mensonge ou l'iniquité par la plus exécrable des prostitutions.

La portée de l'œuvre de l'écrivain est si lourde de conséquences que toutes les grandes actions collectives, toutes les grandes révolutions, toutes les grandes conquêtes sociales ont été jusqu'à présent provoquées ou inspirées par celle-ci. L'histoire est là pour nous le rappeler.

Dans la société angoissée où nous vivons il appartient, plus que jamais, à l'écrivain d'aujourd'hui ou de demain, de prendre conscience de son rôle historique et de son devoir envers l'Humanité et envers lui-même en participant avec son génie ou son modeste talent à l'enrichissement du patrimoine intellectuel pour le bonheur des générations présentes ou futures.

Cependant, pour atteindre pleinement son but, l'écrivain doit utiliser un langage précis, correct et compréhensible, car il servira d'autant plus son idéal et défendra mieux ses convictions que sa prose sera sûre, harmonieuse et puissante.

Rien ne saurait être comparé alors à cette satisfaction intellectuelle, pure, intime, propre à l'artiste qui vient de créer une œuvre digne de ce nom. Ceux qui ignorent ce qu'est le don de soi à cette cause noble et belle entre toutes, ne connaîtront jamais cette récompense et cette joie suprême réservée à l'esprit créateur et libertaire.

TEJERINA

SUR LA REPRESSION

Par Edouard BRUNET

Après avoir présenté un moyen pour que les peuples des différents pays puissent, entre eux, vivre en paix (1), j'estime utile de relater ce qu'il en est de la façon de vivre des habitants de ces propres pays et comment ils devraient réaliser entre eux des relations pacifiques. Comme le désarmement ne peut se concevoir que dans le changement de méthodes dans les rapports de peuples à peuples, il en est de même pour la vie en commun des citoyens de chaque pays.

Je ne voudrais pas que ce qui va suivre soit le renouvellement du bel exposé qu'a fait A. Tarrago dans son article « L'Ordre Public » (« Espoir » N° 14)„ quoiqu'il puisse y avoir analogie; mais d'appuyer sur les façons officielles dont se présentent, vis-à-vis du public, les diverses polices.

Donc, on ne peut que constater, que dans chaque pays, pour tâcher de faire que les habitants se supportent mutuellement et vivent harmonieusement, il y a des organisations formidables qui, malgré tout, n'arrivent pas aux résultats escomptés. Ces organisations forment l'armée de la répression : gendarmes, C.R.S., policiers en uniformes et civils, la magistrature, les gardiens de prisons, sans compter les collaborateurs non-officiels, c'est-à-dire les donneurs. Tous ces individus qui doivent défendre les privilégiés, perçoivent des émoluments autrement importants que ceux des travailleurs utiles, et ce, avec l'entier accord des privilégiés. Un simple exemple : Un instituteur qui débute recevra un traitement mensuel de 500 NF, au maximum, tandis qu'un flic débutant, sans connaissance spéciale, recevra de 750 à 800 NF.

D'une façon générale, il est admis que la fonction de la police dans ses diverses organisations, consiste à éviter qu'il se commette des méfaits et à réprimer ceux qui sont commis. C'est une des raisons qui doit justifier l'accroissement continuel des unités de la police; ce qui, c'est à constater, n'empêche pas que les méfaits sont, de plus en plus nombreux. A ce sujet, il est bon de discuter avec les vieux habitants des différentes cités, qui ne peu-

(Suite en page 3.)

au JOUR le JOUR

ENVOI A MONSIEUR RAOUL SALAN

JE sais parfaitement que le jour où vous comparaitrez devant vos juges, vous refuserez d'endosser toutes vos responsabilités. Comme Jouhaud vous trouverez encore le moyen de dire que vous n'avez jamais été d'accord avec tel ou tel crime et que les plus affreux assassinats sont l'œuvre de ces exaltés qui abondent dans toutes les organisations.

Mais, jugé en tant que chef de l'O.A.S. et militaire par surcroit, vous ne sauriez vous couvrir comme un quelconque Eichmann. Vous ne pouvez pas être assez lâche pour charger les autres, tous ceux qui étaient vos subordonnés, pour vous blanchir. Dans le passé, tout au moins, les chefs n'agissaient pas ainsi.

Je voudrais savoir, Monsieur Raoul Salan, si, parmi les crimes de l'O.A.S., vous êtes disposé à revendiquer ce tout petit assassinat.

A Bab-el-Oued — vous voyez, tout près de chez vous — il y avait un pauvre réfugié espagnol. Il était petit, chétif, bossu. Il vivait de rien. De l'oiseau il avait la fragilité, la démarche hésitante, l'immense dénuement. Il vendait les journaux édités par les émigrés espagnols. Les maigres bénéfices que lui laissait ce travail, lui suffisaient.

Il était candide, honnête, un peu simple d'esprit. Et tellement innocent que, quand des hommes à vos ordres, Monsieur Salan, le menacèrent :

— Ne vend plus ces journaux; sinon, tu sais ce qui t'attend — il ne le crut pas.

— Quel mal puis-je faire en vendant cela ? — répondit-il.

D'autres l'avertirent :

— Méfie-toi; il va t'arriver malheur. Ne va plus dans le bar où tu reçois tes journaux.

Il était candide, honnête, un peu simple d'esprit. Il alla au bar, il continua à vendre, à travers Bab-el-Oued, les journaux qui lui étaient chers. Comme il les vendait à Valence, il y a de cela bien longtemps, et comme il les avait toujours vendus à Alger.

Avant votre arrestation, Monsieur Salan — quelques jours avant votre arrestation — on a trouvé le cadavre du pauvre petit bossu, étranglé, dans un sac; les trois lettres O.A.S. étaient peintes dessus. Il y a eu des hommes — de vos hommes, Monsieur Salan — qui ont eu l'horrible courage d'étrangler un être sans défense, vieux et un peu simple d'esprit, Cela, Monsieur Salan, vous ne voudrez pas l'admettre. Vous ne daignerez pas vous en rendre responsable. Mais cela, la mort de Santiago Suria, comme tant d'autres morts inutiles et révoltantes, c'est votre œuvre, Monsieur Salan, c'est l'œuvre de tous ceux qui n'ont pas hésité à utiliser, pour une Algérie dite française, les anciens bourreaux des camps de concentration hitlériens et tous les fous, les tueurs à gages, toutes les scories inévitables d'une société.

Je ne crois pas que vous lisiez ces lignes, Monsieur Salan. Je ne sais pas si quelques-uns de vos hommes de main les liront. Je ne sais pas s'ils rêveront de me tordre le cou, à moi aussi. Mais je me mépriserais autant que je vous méprise, vous et tous vos tueurs grassement payés, si je ne disais pas mon indignation et mon dégoût.

Santiago Suria est mort. Jamais plus on ne verra le pauvre petit vieux dans les rues de Bab-el-Oued. Je ne sais pas le bénéfice qu'on a pu tirer de cette mort stupide, inutile, de ce crime absolument gratuit, fait par sadisme, par des sadiques, que seuls des anormaux peuvent commettre; que seuls des anormaux pouvaient ordonner.

Mais, voyez-vous, Monsieur Salan, chef suprême de l'O.A.S., ce crime, que vous refuserez d'endosser, duquel on ne parlera pas dans votre procès; ce crime, Monsieur Salan, mérite, à lui seul, votre mort.

Frédérica MONTSENY.

"VIE D'ANSELMO LORENZO"

Fondateur de la Section Espagnole de la Première Internationale - Organisateur et militant de la C.N.T.

1) La personnalité d'Anselmo Lorenzo remplit cinquante ans d'histoire du mouvement ouvrier espagnol.

Lorenzo, par sa pensée et par son action, peut être vraiment considéré comme le patriarche et le créateur de l'anarcho-syndicalisme espagnol.

2) Anselmo Lorenzo, fils de parents fort humbles, voit le jour à Tolède. Son enfance s'écoule dans la grisaille et la pauvreté d'une famille ouvrière de la première partie du dix-neuvième siècle.

3) Il vient au monde le 21 avril 1841. Il a 11 ans ins quand ses parents, pensant ainsi assurer son avenir, l'envoient comme petit commis à Madrid, chez un oncle, fabricant de cire pour bougies.

(A suivre.)